"POUR NOUS RELEVER, ET, PAR NOUS, RELEVER LE MONDE"

***ESSAI SUR LA MÉTHODE DES ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES EN FRANCE*, PAR J-B AUBRY,**
1ère partie, p. 184 à 202.

CHAPITRE HUITIÈME
THÉORIES CONTEMPORAINES des ÉTUDES THÉOLOGIQUES**.**

Le XVIIè siècle théologique et nos gloires nationales : Bossuet, Massillon, Olier, Bérulle, etc. **-** Les fruits du GRAND SIÈCLE : les idées de 89, l'esprit de révolution et d'innovation, les études superficielles, la situation actuelle...

Me voici arrivé à l'endroit délicat et pénible de ce travail ; car il s'agit, mieux vaut le dire d'abord et clairement, de dénoncer et d'attaquer, comme **le fléau de l'enseignement théologique et de l'éducation sacerdotale** dans notre pays, des théories d'enseignement qui sont encore, à l'heure présente, en honneur dans beaucoup d'esprits, et en pratique dans la plupart de nos écoles, malgré l'introduction, ou plutôt le retour de certaines idées salutaires, qui auraient dû les détruire déjà, et qui les détruiront sans doute un jour, c'est notre espérance.

Or, il est difficile d'abord de parler avec mesure d'un **mal qu'on croit très funeste, mais qui est très vivant, honoré même, et regardé comme le vrai et le bon état des choses, jouissant enfin d'une certaine autorité**. Il est difficile surtout, de ne pas sembler odieux, en s'attaquant à des idées, à des méthodes, à des manières de faire qui ont été assez communément reçues, et assez longtemps pratiquées, pour devenir presque des **traditions** ; qui passent pour avoir produit tout ce qu'il y a eu de bon chez nous depuis qu'elles y règnent, et, qui enfin sont loin d'avoir effectivement évacué le territoire de notre éducation ecclésiastique. **-** Encore ne puis-je faire ceci sans déprécier des réputations et critiquer des œuvres dont la valeur exceptionnelle est presque un dogme national chez nous, et auxquelles notre patriotisme semblait devoir toujours servir de protection.

D'ailleurs, pour être juste, je ne dois pas seulement respecter, je dois admirer, j'admire grandement, et j'aime d'un bien ardent amour **notre France,** ses vraies gloires qui sont l'ornement de l'histoire, ses vraies traditions qui sont foncièrement catholiques, tout imprégnées des inspirations de la foi, et toujours justifiées par la comparaison avec les idées théologiques ; **notre grand peuple chrétien** surtout, avec toutes **ses belles et exquises qualités intellectuelles et morales**, **chrétien d'origine, de tempérament et de nature**, jusque dans sa source et dans le fond de sa substance, même quand des accidents malheureux, mais superficiels et transitoires, le font apparaître en guerre avec sa foi, et lui font croire à lui-même qu'il l'a perdue.

J'admire nos pères dans le sacerdoce, qui ont tant fait et tant souffert, surtout au commencement de ce siècle, pour rendre à l'Église, en France, je ne dis pas ses temples et ses autels antiques, mais une situation sociale quelconque, et le droit du moins de se présenter et d'offrir le salut à ses enfants. J'admire notre vaillant clergé contemporain, à qui l'impiété, versée à grande dose dans la société, les révolutions passées bientôt à l'état chronique, et les gouvernements de connivence avec elles, par faiblesse ou par malice, ont fait une position si pénible sous tous rapports ; mais qui, dans ce dénuement absolu des ressources qu'on devrait lui faire, et dans cette intolérable situation canonique, où des lois inspirées par l'esprit révolutionnaire l'ont enfermé, a trouvé quand même, et trouve encore aujourd'hui la force de soutenir l'édifice sacré, de combattre l'entreprise rationaliste, et de produire en outre tant et de si grandes œuvres, au dedans et à l'étranger. Je respecte et j'admire, à cause de leurs éminentes vertus et de leurs saintes intentions, les maîtres qui l'ont formé, ceux qui sont morts, et ceux qui vivent.

C'est le privilège et la gloire de notre France catholique, qu'on trouve partout dans son histoire, même aux époques les plus malheureuses, **l'influence profonde de la foi** s'exprimant par d'admirables exemples de vertu et par des dévouements exceptionnels en tout genre, et que le mal, né dans son sein ou venu du dehors, trouve toujours, dans ce sein même, **sa première contradiction et ses plus vaillants adversaires.**

Tout cela, on le trouvera dans notre siècle, autant et plus encore que dans aucun autre, avec quelque chose de plus précieux dont je parlerai plus loin. En face de pareilles œuvres, ce dénuement même des ressources humaines dont je viens de parler et l'appauvrissement doctrinal où je vais vous montrer que notre France a langui depuis longtemps, font d'autant plus ressortir **sa riche nature comme nation chrétienne**, et en deviennent la preuve la plus éclatante. Quel fonds, en effet, quel fonds exceptionnellement riche de foi, d'esprit chrétien substantiel, de générosité et d'intelligence, faut-il à une nation, pour qu'elle reste encore **si vivante, si féconde**, après tant de souffrances ! **Et, quand, avec ces riches éléments qu'elle n'a pas perdus, cette nation vaillante aura triomphé du mal qui la tourmente, et retrouvé ce qui lui a manqué dans cette période de luttes, quelles merveilles produira-t-elle !**

Or, toutes ces choses, je les admire autant que personne ; et on ne trouvera, j'espère, dans les pages suivantes, rien qui démente ce témoignage que je leur rends et que je voudrais pouvoir étendre davantage, en le justifiant historiquement, si les limites de ce travail me le permettaient. Je suis enfin de mon pays et de mon siècle ; malgré leurs lamentables besoins, je crois à leurs ressources, et à leurs espérances, et je ne suis pas de l'école du découragement.

Mais encore faut-il parler. **Le patriotisme** est un noble et généreux sentiment, capable d'inspirer de grandes choses ; mais il demande à être dirigé dans ses inspirations ; et il ne serait plus qu'un **aveuglement funeste**, et un **bien mauvais conseiller pratique**, s'il nous empêchait de **reconnaître nos défauts naturels, les erreurs adventices** que des circonstances malheureuses y ont surajoutées, et **la part de responsabilité** qui nous revient dans cette **décadence**. **Le vrai patriotisme nous demande, non pas de tout louer, mais d'étudier sérieusement les choses, de dire franchement le mal, pour en préparer la correction.**

Une telle étude ne se fait pas avec des sentiments, mais **avec des principes et des faits** ; ils sont **impitoyables**, mais leur lumière est bienfaisante et féconde, même quand elle nous contrarie ; et c'est sur elle seule qu'il faut former les jugements historiques. Soyons **justes** envers et contre nous-mêmes, justes comme le sera un jour l'histoire, afin précisément que l'histoire n'ait pas à rétracter nos jugements pour les rendre plus sévères. Nous ne déprécions pas notre pa-

trie, quand obéissant à ce *necessarius ordo*, que Dieu, dit saint Jérôme, a établi dans nos affections, nous mettons sa gloire et notre orgueil, si légitime soit-il, au-dessous de **l'éternelle et inchangeable vérité qui est Dieu même** ; ou, pour mieux dire, quand dans notre manière de L'aimer et de Le servir, nous consultons au-dessus d'elle, la vérité indéfectible, pour savoir ce qui peut vraiment lui être utile. Elle est d'ailleurs assez riche en gloires solides et véritables, sans avoir besoin de dénaturer l'histoire, et de s'exposer aux démentis de l'avenir, pour s'en faire de fausses et de suspectes ; et c'est encore la servir, que de **rétablir le vrai sens des choses**, et de **repousser en son nom ces louanges funestes**.

Ayons donc le courage de nos principes ; et s'il faut, pour revenir à la vérité complète, et, ce qui est l'important, aux conclusions pratiques qu'elle entraîne, **brûler quelques-unes des choses que nous avons adorées**, je veux dire sacrifier quelques-unes des **opinions** ou des **renommées** dont nous avons été trop **esclaves** et que nous avons rangées à tort parmi nos gloires nationales, faisons un sacrifice, et que la vérité nous délivre de ces idolâtries littéraires. Assez et trop longtemps, on leur a immolé, comme dit quelqu'un, des victimes humaines. Depuis ce qu'on appelle notre **grand siècle**, elles ont été **une des causes les plus actives de notre décadence** ; elles ont fait grand tort chez nous, non pas à la vérité, qui ne souffre pas des erreurs et des mensonges des hommes, mais à nous-mêmes : **à nos intelligences**, en nous trompant sur les principes ; **à notre histoire**, en nous trompant sur les faits, et en faisant de l'histoire, même chez beaucoup d'esprits bien intentionnés, mais aveuglés par le sentiment faux et funeste que je viens de dire, ce que J. de Maistre a si bien nommé une **CONSPIRATION CONTRE LA VÉRITÉ**, ce que saint Paul nommait, mieux encore, **l'emprisonnement de la vérité dans l'injustice** (Rom., I, 18). - Le même J. de Maistre a écrit quelque part, à propos des tableaux de Raphaël, réputés les chefs-d'œuvre de la peinture chrétienne, des réflexions aussi sensées qu'originales sur ces admirations vulgaires qu'on appelle le sentiment général et qu'il appelle, lui, ***un acte d'obéissance extérieure, et dans le fond un mensonge formel.***

Que d'illustrations auxquelles s'applique cette remarque ! Est-il permis de l'appliquer à quelques-unes de celles que nous a léguées le XVIIe siècle ? **L'opinion, *cette reine du monde, cette maîtresse d'erreur***, comme disait déjà Pascal, a mis en crédit chez nous, depuis ce grand siècle, une foule de choses, idées, ouvrages et réputations, contre lesquelles il n'a été permis ni de parler, ni même de penser. Le préjugé des réputations toutes faites n'est pas inoffensif, comme on pourrait le croire pour l'intelligence publique et pour l'ordre social ; son moindre crime est une **distribution aveugle et injuste de la gloire** ; il implique un **ensemble d'illusions, d'idées fausses, de goûts funestes, absolument nuisibles à la santé publique.**

Or ce préjugé a été si puissant, qu'il a fallu admirer en bloc, et tout d'une pièce, sans examen et sans contrôle. L'enthousiasme a été obligatoire et ces admirations de commande, fort peu sincères en général, ont eu si bien force de loi, qu'on s'en faisait un scrupule intellectuel, et qu'on était inquiet, au fond de soi-même, de ne pas ressentir l'enthousiasme universel. Qui de nous n'a éprouvé cette inquiétude secrète, à l'endroit de quelques écrivains du XVIIe siècle, et n'a plus ou moins menti à sa conscience, pour paraître penser comme tout le monde ? Nos excellents professeurs d'humanités, pour former en nous le goût classique et les bonnes idées littéraires, nous donnaient, pour sujets de discours et pour thèmes à nos imaginations fort naïves et surtout fort peu compétentes, l'éloge d'auteurs que nous avions très peu lus, et nullement compris, mais que nous apprenions à admirer par précaution. C'était même une bonne partie de notre éducation. N'a-t-on pas le droit de se défier un peu ? Pour moi, j'ai besoin ici de toute ma liberté de parole. Au reste, ce que je demande, ce n'est pas cette liberté qui va contre les idées de l'Église, et que réclament bien hautement ceux-là même et surtout qui ne peuvent souffrir qu'on s'affranchisse de leurs idées soi-disant libérales, c'est-à-dire rationalistes, protestantes, révolutionnaires, et en définitive, **païennes**.

Remarquez-le d'abord, l'important dans l'histoire d'un pays ou d'une époque, n'est pas toujours ce qui apparaît, ce qui fait du bruit. La plupart des livres faits de notre temps pourraient s'intituler : *Coup d'œil superficiel sur quelques événements à propos d'histoire* ! Tout ce fracas d'actions retentissantes, et de noms célèbres, ces nomenclatures de faits matériels, guerres, conquêtes, révolutions, règnes brillants, naissances et morts d'hommes, grandes fêtes ou grands malheurs, grands tapages enfin, dont se défrayent en général nos livres modernes, et qui étourdissent le lecteur, tout cela, est-ce l'histoire ? **Est-ce la vraie histoire de l'homme, et surtout de l'homme formé par l'Évangile ? NON vraiment.**

Il arrive même souvent que sous ces détails éblouissants, et dans ces récits ornés de tous les décors littéraires, une seule chose est oubliée, une chose, il est vrai, bien petite et qui tient peu de place parmi les illustrations de ce monde, l'histoire des âmes, et particulièrement celle des doctrines dont elles sont nourries. **JÉSUS-CHRIST**, comme disait Pascal, a vécu dans une telle **obscurité**, que les historiens, qui n'écrivent que les choses importantes, l'ont à peine aperçu ; et ceci serait encore vrai de beaucoup d'historiens de notre temps, soit par rapport à J.-C., soit par rapport à ce qu'Il continue de produire dans les âmes. En vérité aussi, peut-on penser à tout ? Qu'est-ce, au regard de l'histoire, entendue comme l'entendent nos littérateurs, qu'une encyclique d'un pape jetée au monde, pendant une guerre ou une exposition universelle ? Qu'est-ce qu'un mouvement d'idées dans un clergé, la désuétude ou le rétablissement d'une loi ecclésiastique, une innovation dans l'organisation ou les études des séminaires, l'introduction d'une méthode nouvelle ou renouvelée dans les écoles théologiques, un conseil ou un ordre du pape pour la prédication au peuple chrétien ou pour l'enseignement des sciences sacrées, une question dogmatique débattue entre des théologiens et aboutissant à une définition de foi ou à la condamnation d'une proposition doctrinale ? Qu'est-ce que le passage d'un apôtre dans une nation ou dans une province, les mérites, la vie ou la mort d'un saint, l'apparition d'un livre adressé au clergé, ou la foi vive et pure dans l'âme d'un théologien profondément inconnu de son siècle ? Qu'est-ce que tout cela ? Selon le monde, rien *infirma mundi* ; selon l'Écriture *Victoria quæ vincit mundum*. Sans donc penser à tout, il y a **l'important, le fond, et l'essentiel de l'histoire, la vraie histoire du monde enfin**, qu'il ne faudrait pas oublier.

Or, la vraie histoire, où est-elle ? Pour la trouver, regardez sous ces détails extérieurs et dissipants, dans cet endroit calme et profond de la société, où Dieu parle aux âmes par l'Église ; vous trouverez là le sillon obscur et silencieux, où reposent et fermentent les germes, et où se prépare l'avenir. Le sillon, c'est l'enseignement et, entre tous, **l'enseignement doctrinal** qui forme les prêtres. Les vrais événements, ce sont ces petites choses, généralement inaperçues du public, et si imperceptibles en effet, qu'elles échappent d'ordinaire aux historiens surtout à ceux qui n'ont **pas appris, à l'école de la foi, le secret de la vie de l'homme et des voies de Dieu** ; mais aussi, disons-le, même à bien d'autres qui, ayant la foi pour eux-mêmes, ne savent pas éclairer leurs œuvres de sa lumière, et n'ont pas temps de penser avant

d'écrire. Si petites soient-elles dans leur origine, elles n'en sont pas moins, au regard de Dieu et des réalités intérieures, **les grands événements** de la vie sociale, **les grandes causes historiques** ; elles n'en contiennent pas moins toute l'espérance et toutes les menaces de l'avenir. La manière donc dont **la prédication de l'Église** est fournie par les pasteurs et reçue dans les âmes en chaque siècle, **voilà le côté le plus vrai et le plus profond, le seul vrai et le seul profond de l'histoire de l'humanité, le vrai travail de Dieu dans l'homme et de l'homme sous la conduite de Dieu, le fond et la substance de l'histoire, la vraie histoire enfin ;** tout le reste n'est que superficie et alentours de la question ; les événements, si bruyants qu'ils soient, ne sont que les accidents de ce travail, et les hommes, si grands qu'ils paraissent, n'en sont que les instruments et les causes secondes, presque toujours inconscientes et jamais indispensables. Pour juger d'une époque, et pour faire l'histoire d'une société, c'est jusque-là qu'il faut pousser l'enquête ; c'est là, au fond de ce sillon, qu'il faut regarder. Vous le comprenez de suite, ce n'est pas là une étude de spéculation et de curiosité stérile ; s'il y a une étude pratique, ayant un but, et d'une nécessité urgente, certes c'est bien celle-ci.

A ce compte, les époques les plus redoutables et les plus malheureusement influentes, dans la vie d'une nation, ne sont pas celles où le mal éclate au dehors et semble achever ses triomphes, où la perturbation, passant de l'ordre des idées dans celui des faits, devient visible et se produit au grand jour, par des catastrophes que tout le monde aperçoit et comprend. Au fond de ces agitations pénibles, et sous des dehors momentanément troublés, dans cet endroit profond et recueilli dont j'ai parlé, il y a souvent **des principes féconds, posés pour préparer l'avenir**. Regardez là, et si vous voyez qu'il en est ainsi, espérez beaucoup, et affirmez hardiment que ce mal n'est pas mortel, - *infirmitas hæc non est ad mortem* (Jean, XI, 4) - et qu'une heureuse rénovation se prépare, à laquelle ces calamités mêmes se trouveront avoir servi, - *tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio vero spem* (Rom, V, 3,4).

Mais aussi, réciproquement, ce ne sont pas toujours, peut-être même faut-il dire : ce ne sont pas ordinairement les époques brillantes qui sont les époques fécondes et salutaires, dans la vie d'un peuple ; et ce qu'il y a de fécond dans une époque et dans une société, n'est pas toujours ce qu'il y a eu en elle de plus voyant et de plus célèbre. Il y aurait beaucoup à dire sur quelques-uns de ces passages retentissants de l'histoire, qu'on appelle *les grands siècles* ; mais je ne puis entrer dans cette question qui me conduirait trop loin. Un siècle est brillant, peuplé de grandes réputations et de noms célèbres, illustré par de grands travaux et de grands succès ; tout réussit, tout est pour le mieux, du moins à la surface et dans les choses qui se voient. Ne vous laissez pas éblouir cependant, et n'oubliez pas de regarder là où je vous ai dit. Or, si, là précisément, il y a eu des erreurs ; si, pendant que tout brille et retentit au dehors, cette nourriture supérieure des intelligences, **l'enseignement religieux**, a été falsifié d'une manière ou de l'autre, que faudra-t-il attendre, et que m'importent toutes ces gloires apparentes et de superficie, en face de ce **mal réel et de principe** ?

Et, pour aller plus avant encore et plus près des sources premières du mal, quelles craintes faudra-t-il concevoir, si ce n'est pas seulement en matière de doctrines et sur quelques points particuliers à l'enseignement, mais, ce qui est bien plus grave, en matière d'éducation sacerdotale qu'il y a eu erreur ? Je n'insisterai pas ici sur la grandeur du mal, qui devra s'en suivre ; vous sentez que ce ne sera pas un mal ordinaire ; si lentes et si lointaines que soient les conséquences, on n'y échappera pas, et elles seront grandement funestes. Et si, par hasard, il est démontré qu'il y a eu là, non pas des erreurs partielles et secondaires, déjà dangereuses en proportion de l'importance des vérités qu'elles atteignent, mais **une erreur générale et de principe, de racine, pour ainsi dire, capable de tout atteindre, et de tout fausser, de stériliser, en un mot,** dans tout l'ensemble de son travail, l'œuvre sacrée et souveraine de l'éducation sacerdotale ; et si cette erreur n'avait malheureusement pas été locale et circonscrite, bornée à quelques esprits, à quelques établissements, à quelques régions ou à quelques familles religieuses ; mais si on découvrait qu'**érigée en principe**, et protégée par des souvenirs estimés comme des gloires de premier ordre, elle était passée, en quelque sorte, dans les institutions et les traditions nationales, et, à part quelques exceptions, avait étendu et prolongé son action pendant plusieurs siècles sur l'ensemble de notre éducation ecclésiastique ; notre malheureuse histoire moderne ne s'expliquerait-elle pas comme d'elle-même, si loin qu'il fallût remonter dans le passé, pour rattacher à cette cause première et suprême les conséquences qui en sont sorties et que nous voyons se produire ? Faudrait-il s'étonner de quelque chose ? Oui, vraiment, il faudrait s'étonner, comme je le disais tout à l'heure, de trouver la nation encore si profondément catholique, et admirer ce miracle de la grâce de Dieu, qui l'a faite capable de résister à une pareille épreuve.

De même, et pour avancer plus près encore de l'ordre des faits, je pose la réflexion suivante, qui ne me semble pas moins solide : s'il est vrai, comme je l'ai dit, - et qui peut en douter ? - que non seulement aujourd'hui et en raison de notre situation particulière, mais toujours et en raison d'une loi générale, essentielle et constitutive de la société chrétienne, s'il est vrai que **le nœud de la question sociale et de toutes celles qu'elle embrasse, et le secret des plus grands intérêts du monde est dans les séminaires, dans cette haute éducation qui forme le clergé,** il doit être vrai aussi, et c'est ma thèse, que les maux actuels, si étrangers qu'ils paraissent à la question de l'enseignement théologique, ou de si loin qu'ils s'y rattachent, viennent en définitive de là, et se retournent contre cette source, pour proclamer qu'elle n'a pas été gardée intacte, que quelque chose de faux et de malsain y est entré pour la corrompre.

Pour nier cette conséquence, il faudrait, ce me semble, nier tout à la fois l'histoire, entendue au sens chrétien, et les principes apportés au monde par l'Évangile, et appliqués dans l'Église ; déclarer que les événements modernes n'ont pas d'explication possible avec notre foi, qu'ils échappent aux lois ordinaires du règne de Dieu sur le monde par JÉSUS-CHRIST, ou que ces lois mêmes n'existent plus, et qu'il n'y a plus de logique du surnaturel. Tant l'éducation ecclésiastique, tant l'enseignement théologique, dans les écoles où se prépare le sacerdoce, est une **œuvre importante, fondamentale, essentielle** ayant, je ne dis pas une **influence générale, considérable,** mais **une relation de causalité directe, intime, absolue,** avec tout l'ensemble de la vie sociale, dans toute la nation ! Tant **il est essentiel que la direction y soit absolument pure, réglée par des principes absolument solides, et garantie contre toutes les fausses expériences qu'entraînerait une direction fondée sur n'importe quelle autre sagesse que la sagesse de l'Église !**

Mais quittons ces généralités ; et, de l'hypothèse, arrivons aux faits. Ce que je viens de dire donne de suite la portée de l'erreur que je dénonce, et dont j'entreprends de montrer la marche dans nos écoles. On jugera si ces préambules que je viens de poser étaient inutiles, et si je n'avais pas mes raisons de prendre quelques précautions oratoires, avant d'aborder une question où le sentiment général est, chez nous, si accentué, et si peu disposé à entendre la contradiction.

C'est du **grand siècle** que je pars, et je me place au sommet de cette époque, que beaucoup estiment *le point le plus lumineux de l'histoire* (Gratry, *Logique,* II, 348), et comme l'apogée de la civilisation chrétienne dans son passé, sinon comme son dernier mot, et le plus parfait de ses états possibles. La seconde moitié du XVII^{è} siècle est assurément brillante, pleine de lustre : si la philosophie n'y est pas d'une grande profondeur, en revanche et pour faire oublier, sous l'éclat des dehors, la misère des sciences de principes, la gloire politique, les arts, les lettres, le théâtre, l'éloquence, brillent d'une manière étonnante, il n'est guère chez nous d'y contredire, bien que, de vrai, on puisse en contester la solidité et l'esprit chrétien. - **Grands généraux, grands écrivains, grands artistes** pullulent autour du grand roi. **La chaire chrétienne** surtout s'illustre, occupée par **des hommes exceptionnels**, peu nombreux, mais dont les idées, les méthodes, ont toujours eu depuis, et auront sans doute longtemps encore, force de loi chez nous ; dont les œuvres sont les monuments les plus admirés de notre histoire, les types proposés à notre imitation, le thème indispensable des études pour la jeunesse des âges suivants.

La question serait bien de savoir si toutes ces gloires ont été pures, et surtout vraiment catholiques ; si l'inspiration qui les a enfantées venait de la foi ; si la civilisation qu'elles formulaient fut la vraie civilisation chrétienne ; si, de fait, elles ont profité à l'Église, et à la société chrétienne ; ce qui, en définitive, est tout le but des choses, et la mesure vraie, la mesure unique de leur valeur. Je ne sache pas qu'il y ait hérésie à dire qu'au moins ce sont là des questions, et qu'il y a encore lieu de les examiner, avant d'imposer à l'histoire une admiration sans réserve. Il faut bien l'avouer, la pureté de cette gloire politique est contestée, le goût dans les arts est fort sujet à controverse et a beaucoup d'indices contre lui ; enfin, des doutes, rendus plus ou moins timides par l'enthousiasme commun, passé en loi intellectuelle, se sont élevés de temps en temps, surtout dans notre siècle, contre le vrai mérite et surtout l'esprit chrétien de la littérature au XVII^{è} siècle. Fénelon lui-même, dans sa *Lettre à l'académie*, ne lui faisait-il pas quelques reproches ? Il est peut-être permis de penser que, même au point de vue littéraire, on était dans le faux, que cette littérature solennelle, froide, raide, compassée, n'est pas l'idéal, surtout dans la chaire ; et je ne puis croire que le goût qui inspirait à Boileau son fameux arrêt interdisant aux mystères chrétiens le paradis terrestre de la poésie, procédât d'une **civilisation chrétienne.** Boileau est pourtant une autorité, quand il s'agit de formuler l'esthétique au XVII^{è} siècle. La question serait bien encore de savoir si l'impartiale histoire ne doit pas contester au grand siècle lui-même l'honneur d'avoir produit toutes ces choses brillantes, la gloire d'avoir tiré de son fonds cette exubérance de vie ; si ce n'est pas là une méprise historique, comme d'attribuer à notre **satanique révolution française** le succès des armées qu'avait formées et que lui avait léguées la monarchie. Enfin, la question, la terrible question serait de savoir s'il ne faudra pas, quand on voudra refaire chez nous un enseignement chrétien, renverser tout cet échafaudage d'admirations absolues qu'on rend au XVII^{è} siècle, de préceptes littéraires et esthétiques qu'on lui doit, d'imitation obligatoire et de lois intellectuelles qui font de l'ouvrage de ses grands hommes le type proposé à l'imitation de la postérité, le répertoire des études, la nourriture intellectuelle des jeunes gens.

Encore une fois, ce ne sont pas là des questions spéculatives ; il s'agit de ce qui sert de base et de matière, depuis plusieurs générations, à toute éducation tant soit peu relevée, même à la préparation sacerdotale. La solution qu'on leur a donnée jusqu'ici est-elle définitive ? Je le veux bien. Mais si elle ne l'est pas, on peut reculer épouvanté devant le terrible renversement d'idées, de pratiques et de direction, qu'une solution nouvelle et différente peut entraîner, si on veut refaire une **éducation chrétienne**, - je parle d'une simple éducation chrétienne et non sacerdotale.

Pour moi, je n'entreprends pas de résoudre ces questions, crainte, soit de me tromper, soit de sortir de mon sujet, auquel cependant elles se rattachent ; vous-même, tirerez les conclusions. Si ces conclusions doivent être que toute cette gloire est factice, superficielle et fausse, que les choses fort brillantes, tant louées au XVII^{è} siècle, n'étaient pas vivantes de la vie chrétienne, qu'elles n'ont profité, ni à l'église, ni aux intelligences, ni à la société chrétienne - ce qui les condamnerait sans retour - si ces conclusions sont telles, ce n'est pas ma faute ; je constate des faits, et je proteste que j'ai longtemps cherché, soit respect humain, soit préjugé d'éducation, à partager l'admiration générale que je soupçonne aussi d'être, dans la plupart, un peu factice et illusoire. Je me bornerai à vous soumettre le problème suivant :

Étant posé, comme une sorte de loi intellectuelle nous ordonne de le penser, qu'il a élevé à son apogée la civilisation catholique ; qu'il a été grand du côté des sciences sacrées comme du côté des arts, des lettres et des sciences profanes; que sa gloire est aussi pure et aussi solide qu'éclatante ; pourquoi le XVII^{è} siècle est-il escorté de hontes telles que le XVI^{è} et le XVIII^{è} siècle ? La Providence entoure mieux ce qu'Elle aime, et la vérité cherche la bonne compagnie. Comment, partie d'un si glorieux début, notre histoire a-t-elle pu aboutir si vite aux hontes et à la décadence du XVIII^{è} siècle ? En particulier, pour ce qui est de l'enseignement ecclésiastique, s'il est prouvé que cet enseignement est l'explication de tout, et qu'il faut chercher en lui la cause première des mouvements sociaux : pourquoi cet enseignement, jugé si parfait au XVII^{è} siècle, a-t-il produit jusqu'ici des fruits si pauvres ? Si le siècle de Louis XIV a été un siècle chrétien, comment n'a-t-il pas été fécond ? Tout cela est inexplicable. N'y a-t-il plus de logique dans les faits, les lois du monde sont-elles suspendues depuis 300 ans, les causes ne produisent-elles plus leurs effets ? Il y a là un mystère. Et pourtant, il n'est pas de mystère insondable dans l'histoire ; de toutes les sciences, elle est peut-être celle où la logique est le plus visible, où les relations de causalité sont plus rigoureuses.

Que dirait-on, si, pour expliquer l'histoire moderne, quelqu'un avançait que le XVII^{è} siècle n'a pas été ce que l'on dit, qu'il a été brillant, mais d'un **éclat païen et menteur** ; qu'**au dedans il a été pauvre et stérile** ? Si on découvrait un jour cela, ce ne serait sans doute pas la première fois qu'on dénoncerait une grande erreur historique ; ce serait le cas de comprendre toute la portée du mot de **J. DE MAISTRE : «L'HISTOIRE DEPUIS TROIS SIÈCLES, N'EST QU'UNE CONSPIRATION CONTRE LA VÉRITÉ».** L'opinion, reine du monde et maîtresse d'erreur, est peut-être la seule qui ait prononcé jusqu'ici ; l'expérience n'a pas encore jugé à fond ; il y a eu un tel dérangement dans les idées et les intelligences, que le jugement de deux siècles bientôt écoulés ne suffit pas à enlever toute défiance, pour assurer que l'histoire sera du même avis.

Sans doute, dans ces derniers temps, quelques rares esprits ont osé contester, d'une voix rendue plus ou moins timide par le préjugé, la solidité, l'esprit chrétien de cette gloire et de tout l'attirail des réputations littéraires que le XVII^{è} siècle nous a laissées en héritage. Mais ils ne l'ont pas fait impunément. C'était une de ces questions encore assez nombreuses, qu'il n'était permis ni de discuter ni d'examiner, et où la liberté des opinions était prohibée, dans un pays et dans

un temps où le droit de discussion et de libre-examen est passé dans les mœurs, et où l'on peut tout remettre en question, tout, même ce qui est incontestable. Des écrivains ont donc osé formuler leurs idées ; ils ont entrepris de purger notre histoire des erreurs et des réputations funestes, de rectifier les jugements portés par le protestantisme, le gallicanisme et le philosophisme du XVIIIè siècle, le rationalisme et le naturalisme du XIXè siècle. Mais ce travail n'est pas fini ; justice n'est pas entièrement faite de ces **fausses gloires** ; aussi continuent-elles d'aveugler et de séduire beaucoup d'esprits, leur faisant prendre le clinquant pour l'or. J. de Maistre en a exécuté quelques-unes ; **Rohrbacher** a été plus hardi ; il a sabré, de sa plume vaillante, dans le XVIIè siècle ; je ne dis pas qu'il ne soit pas allé trop loin. - Il est si difficile de faire la juste part du bien et du mal, en appréciant des réputations si mêlées que celles du XVIIè siècle, et de ne pas exagérer en les attaquant ou en les louant.

Toujours est-il qu'au moment de l'histoire où je me place, la France est dans un **état de civilisation très remarquable mais malheureusement plus superficiel que profond.** Ce qui brille, c'est le **bel esprit**, ce sont les **études mondaines,** et, parmi les études sacerdotales celles qui supposent moins le labeur intime de la pensée et produisent moins de fruits pour l'avenir. Le travail civilisateur s'opère **DANS UN SENS LAÏQUE**, **dans une direction qui n'a rien de commun avec l'Évangile, mais qui va au contraire s'en écartant, comme le prouve la suite de l'histoire**. **C'est la faute de notre triste XVIè siècle, auquel j'attribue l'impulsion antichrétienne donnée aux choses de l'intelligence, pour aboutir aux malheurs modernes.** **La France est encore chrétienne dans sa vie privée ; mais, précisément, pour dire comment elle est chrétienne, je suis obligé de dire qu'elle l'est dans sa vie privée, c'est-à-dire dans les individus, et non plus dans le corps social.** La politique, les institutions, le gouvernement se sécularisent – et vous savez ce qu'on entend par là. **L'idée théologique n'est plus l'inspiratrice première, la règle souveraine de toute vie sociale ; elle disparaît pour faire place à l'intérêt terrestre de la dynastie**. **LE CHRISTIANISME, RESPECTÉ, NE GOUVERNE PLUS** ; déjà vous le voyez dans un domaine circonscrit, comme une institution particulière, et une des diverses religions possibles ; il semble évident qu'alors la France, encore chrétienne - parce qu'une nation ne perd pas si vite la foi - est en travail de se refaire un ordre nouveau, non fondé sur l'Évangile, **une civilisation païenne**.

On l'a fait remarquer, ce qui caractérise le XVIIè siècle, c'est **la pompe, la solennité, l'apparat ; tout est fardé, poudré, empesé, en perruques et en dentelles.** Ce n'est pas là qu'il faut chercher les doctrines profondes ; elles n'appartiennent plus à une génération d'écrivains qui finissent. La théologie se réduit alors presque toute à la polémique. Citez-moi les grandes productions du temps, je veux dire ces travaux de doctrine qui constituent la richesse fondamentale d'une époque, et la ressource de l'avenir : chez les laïques le fonds doctrinal est appauvri ; chez beaucoup d'écrivains ecclésiastiques, il est atteint par quelqu'une des erreurs du temps. L'antique tradition est abandonnée, pour faire place à deux tendances qui ont causé bien des ravages, qui demeurent encore chez nous, et dont le règne est même plus florissant que jamais : **la tendance aux études superficielles, et la tendance à l'innovation, l'esprit de révolution dans les choses intellectuelles.**

Je dis **l'esprit de révolution et d'innovation**. Introduit par le protestantisme, cet esprit fut développé par Descartes, et accommodé d'une manière passable, pour le substituer à la tradition. Les grands écrivains eux-mêmes, Bossuet, Fénelon, et tant d'autres, s'y laissèrent prendre. - Je dis : la tendance superficielle ; d'aucuns veulent qu'elle soit dans notre tempérament ; j'ai prouvé précédemment le contraire ; cet état est accidentel, chez nous, depuis 300 ans, mais a son apogée au XVIIè siècle. Il reste certes des idées, une richesse acquise ; l'esprit public, dans l'élite des écrivains d'une nation, ne s'appauvrit pas en un jour ; mais je vois une **grande légèreté de fond, une préoccupation excessive de la toilette littéraire, une solennité insolite dans les écrivains ecclésiastiques**. Sous cette majesté fastueuse qui drape depuis la tragédie classique jusqu'à la prédication officielle, je n'aperçois plus, du moins en général et dans l'ensemble de l'enseignement, ce profond esprit théologique qui aime l'intime des choses, et qui a toujours pour ornement la simplicité. Car, chose remarquable, **tous les grands théologiens ont été simples dans l'expression de leur pensée** ; c'est que leur âme était trop dans le vrai, trop attirée en haut, pour se complaire aux futilités de la forme.

Au XVIIè siècle, tout est officiel et arrangé pour **PARAÎTRE**. Cette pompe, répandue sur le langage religieux, est la même qu'au théâtre, elle ne procède pas de la foi, elle ne jaillit pas du dedans, de la pensée dogmatique, rayon du Verbe ; elle vient du dehors, elle est **factice et empruntée**. Traduisez une oraison funèbre de Bossuet en langage simple ; vous verrez le peu qu'il en restera. Au contraire, vous vous figurez saint Thomas encore plus grand, s'il avait orné les articles de sa *Somme théologique* selon les lois de la rhétorique. Or ce grand esprit théologique va disparaissant de plus en plus, dans la même proportion que la pompe du langage devient plus exagérée.

Je le sais, il y a des exceptions ; mais ce sont des exceptions ; elles ne font pour ainsi dire point partie du grand siècle : par exemple, **Pétau, Thomassin, deux solides théologiens de la vieille roche**, qui, ayant échappé par éducation et par situation à l'influence des idées cartésiennes, appartiennent encore à la bonne tradition scolastique. Le XVIIè siècle est trop mondain, trop dissipé, pour produire une théologie profonde, surtout la théologie mystique. Ceci est tellement vrai que s'il est, à cette époque, de vrais auteurs spirituels, il faut les chercher, phénomène curieux, ou chez les jansénistes, et leur spiritualité est malsaine, ou en dehors de nos grands écrivains. Sous le rapport de la spiritualité et de l'étude du christianisme intérieur, on trouverait dans les recoins peu fréquentés des bibliothèques, de bons vieux livres qui n'ont jamais eu l'honneur de nombreuses éditions et de riches reliures, mais qui fouillent autrement leur sujet que nos littérateurs en renom. Notre siècle a eu l'honneur d'en découvrir quelques-uns, et de leur rendre justice ; mais ce n'est pas ce qu'on appelle le XVIIè siècle ; et les auteurs qui les ont écrits, souvent fort médiocres littérateurs, sont demeurés, profondément étrangers à leur époque. En dehors de ces hommes, inconnus de leur temps, mieux appréciés du nôtre que reste-t-il ? deux ou trois philosophes - comme Descartes, Pascal, Malebranche - dont les idées sont suspectes, et dont les œuvres ont engendré des systèmes que les écoles catholiques doivent réfuter aujourd'hui ; quelques rares théologiens, pauvres de doctrine ou atteints par quelqu'une des erreurs du temps, et qui, par leur succession chronologique et par la qualité, le genre de leurs écrits, indiquent assez clairement le travail de décadence dans l'enseignement sacré. Bossuet, Massillon, Olier, Bérulle - je ne nomme pas Bourdaloue, la plus pure cependant de ces intelligences sacerdotales ; je ne le nomme pas, car il n'est qu'un apôtre, et non pas un maître de l'enseignement sacré ; son influence ne s'est pas exercée dans la sphère dont il s'agit ici. Après Massillon, la tourbe des petits écrivains, médiocres, prétentieux, fardés, qui ouvre le XVIIIè siècle et auxquels est livré le théâtre où travaillaient tout à l'heure des hommes supérieurs, n'a

plus que la pompe, la prétention, sans avoir le fond, la substance encore relativement riche de leurs prédécesseurs. C'est du reste bien l'ordinaire, et notre siècle nous a fort habitués à ce spectacle de la contrefaçon des grands hommes par de petits esprits. - Bérulle et Olier sont encore profonds, mais déjà ils accusent certaines tendances fausses. Malebranche, qui vient plus tard, est un philosophe distingué, mais plus suspect encore dans ses idées. Somme toute, l'enseignement des sciences sacrées au siècle de Louis XIV, se résume dans Bossuet ; mais ce génie est trop unique, trop élevé, pour donner la mesure, la formule théologique de son siècle.

Quand donc, sous les pompes littéraires du grand siècle, je cherche **le fond, le solide**, je vois dans l'enseignement des sciences sacrées deux choses qui m'effrayent pour leur avenir et pour celui du clergé, toutes deux relatives à la méthode : d'une part, **l'introduction de l'idée cartésienne** dans les écoles théologiques, sous les auspices de nos grands écrivains, d'autre part, et non sans une relation étroite avec ce premier mal, **la prédominance de la méthode polémique**, une préoccupation excessive de réfuter l'erreur, la dépense de toutes les ressources dans ce travail négatif et secondaire, l'influence qu'on lui a laissée sur la direction des études et le choix des questions. Telles sont, à mon point de vue, les deux causes principales, fécondes en erreurs, qui font du XVII[è] siècle **le lieu des germes de notre Révolution et de nos idées de 89, et qui détournent l'enseignement de la voie lumineuse où l'avaient engagé, puis maintenu, nos docteurs de l'époque scolastique et du Concile de Trente, de cette voie qui avait son point de départ aux sources mêmes de la foi et dans la mission confiée aux apôtres.**

ESSAI SUR LA MÉTHODE DES ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES EN FRANCE, par J-B Aubry, 1[ère] partie, p.259 à 266 :

...pas ici des malfaiteurs intellectuels qui ont le mensonge pour carrière ; si grande soit leur multitude, les écrits impurs moralement et funestes intellectuellement dont ils inondent la nation, m'effrayent moins, comme signe d'état social, et comme cause d'abaissement futur, que **l'insuffisance et la décadence de l'esprit doctrinal et des principes chrétiens** dans les ouvrages qui ont l'intention ou la prétention de défendre la morale ou la foi ; surtout si cette insuffisance se remarque dans les écrits émanés du clergé, car il a mission de soutenir à lui seul tout l'édifice de la nation chrétienne.

Où trouver la lumière et la vie à l'état pur ? A part ce qui est parole officielle de l'Église, on ne lit rien de moderne, et surtout rien de français, sans trouver à chaque pas des idées déplorables que les intelligences de bonne volonté acceptent de confiance, pieusement, grâce au titre et au nom des écrivains comme au but de leurs ouvrages. Que d'apologistes excellents d'intention, mais dénués ou faux de principes, dans les œuvres desquels on sent fermenter et pulluler sous les dehors corrects de la lettre et la bonne volonté des intentions, ce libéralisme latent et inconscient, à l'état de vapeur non condensée, de nuance insaisissable ! **L'erreur n'a pas de forme plus pénétrante et plus dangereuse** ! L'équilibre que donne le **libéralisme**, soit à l'esprit humain soit à l'ordre civil, est un **équilibre instable** ; il les place sur un plan incliné où ils glisseront peu à peu, jusqu'au radicalisme irréligieux et révolutionnaire. Cette pente est fatale ; on ne s'y arrête que si on la quitte résolument pour rentrer dans l'esprit catholique. Si les concessions faites à l'erreur par le libéralisme n'étaient qu'une faute de tactique, une maladresse, une imprudence échappée à l'apologiste, nous devrions en conscience les accepter pour l'Église, car elles ne seraient pas une injustice. Mais elles sont une **injustice**, et **nous n'avons pas le droit de laisser entamer notre foi** ; systématiquement elles écartent ce qui choque les esprits modernes, elles tamisent la vérité catholique, - *Dic nobis placentia* !

Et pourquoi cette **DIMINUTION DE LA VÉRITÉ** ? C'est que, dans la chaire comme dans la littérature, la langue nationale s'appauvrit d'idées dogmatiques ; degré par degré, les notions chrétiennes cèdent le pas à une **certaine religion naturelle**, exprimée par des mots nouveaux ; pour parler des dogmes catholiques, beaucoup d'esprits, au lieu d'employer l'expression théologique, éprouvent le besoin d'en atténuer la crudité par des circonlocutions qui les voilent et les déguisent : on ne nomme plus Jésus-Christ, on parle peu de l'enfer ; on s'exprime à mots couverts sur certains dogmes, par exemple sur la grâce et le monde surnaturel, dont la réalité n'apparaît plus clairement ; la providence, le créateur, deviennent la nature ; Dieu s'appelle l'être suprême ; la Religion remplace l'Église ; la foi, le dogme sont **des idées, des opinions** religieuses. On voit des métaphores, des figures, des manières de parler, dans les grandes réalités de la foi : voilà, comme dit Mgr Gay, la cause de la plupart de nos péchés et de nos infirmités spirituelles ; voilà ce qui fixe et consacre les idées fausses dans le peuple, ce qui obscurcit l'intelligence nationale et ce qu'il faut écarter à tout prix de l'esprit du sacerdoce.

Le libéralisme n'est qu'une de ces atténuations complaisantes de la vérité, mise au niveau et à la discrétion de l'esprit moderne ; on peut bien dire de lui ce que saint Bernard disait d'Abélard - *Quum de Trinitate loquitur, sapit Arium ; quum de gratia, sapit Pelagium, quum de persona Christi, sapit Nestorium*. Les fortes idées théologiques et surnaturelles sont trop élémentaires et trop catholiques, trop vraies, trop hardies et trop radicales, pour ne pas trancher d'une façon gênante sur le fond affadi et déteint de l'esprit moderne, et pour ne pas rencontrer généralement de répugnance, même dans une partie du clergé, en ce **siècle de poltronnerie intellectuelle**. On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres ! Aux esprits timides, nuageux et affadis par le libéralisme et le rationalisme, **les idées vigoureuses paraissent des exagérations choquantes** - *stultitia gentibus*. Elles sont blessantes, en effet, pour l'intelligence, désormais si étrangère aux notions surnaturelles qu'elle ne peut les comprendre, en goûter la saveur puissante et vivifiante - *non sapit ea quæ Dei sunt* (Marc, VIII, 33).

Dans ce **désarroi de la raison humaine**, le plus radical peut-être qui fut jamais, ce ne sont plus seulement les grandes vérités apportées par la Révélation qu'on rejette, ce sont même les principes premiers de la raison, ces fondements de toute science et de tout travail. Pour avoir amoindri le dogme, on aboutit à le nier ; on en arrive même à nier la raison. C'est ce que fait le positivisme : «Toute réalité, dit M. Littré, doit être établie par l'observation, aucune réalité ne peut être atteinte par le raisonnement». - Il faut donc renoncer à poursuivre, soit par voie théologique, soit par voie métaphysique, la recherche vaine et stérile de l'absolu, de la cause première, de la destination dernière. Ceci est l'abolition non seulement de la théologie, mais de la philosophie ; c'est du plus pur sensualisme, rehaussé de formules scientifiques. Renan, sous une forme moins crue, et avec des précautions oratoires délicates, ne va pas moins loin ; il ne veut d'aucune affirmation bien caractérisée ; il tempère la crudité du vrai par un peu d'alliage de faux. «Un béotien seul, dit-il,

peut ignorer que les prétentions de la philosophie ne sont pas plus justifiées que celles de la théologie, qu'elles aboutissent à un dogmatisme aussi insupportable».

Ainsi, plus de dogme rationnel, plus de vérité purement vraie, plus de philosophie basée sur des données certaines et aboutissant à des conclusions certaines. Telle est la dernière conséquence de la perte des idées théologiques dans une nation. On en vient à redouter comme un péril l'exposition de la vérité, de la vérité avouée : spectacle plein d'une instruction trop malheureusement salutaire, que celui d'une nation si riche, réduite à un tel degré d'impuissance par la force irrésistible des principes faux où elle s'est jetée, et dont **l'absurdité**, peu choquante à l'origine, en arrive à une **exorbitante folie.**

Que de fois j'ai fait cette expérience étonnante : j'étais amené - presque toujours malgré moi, vu l'incrédulité à laquelle je m'attendais à me heurter - j'étais amené à exposer les idées fondamentales dont je viens de parler ; je faisais ressortir leur harmonie avec l'économie chrétienne, je développais mes preuves ; on écoutait, on convenait généralement de tout, du moins on n'avait rien à répondre. Puis, à part quelques esprits plus hardis, qui ne reculaient pas devant les conséquences pratiques, on partait, comme ce jeune homme de l'Évangile, *abiit tristis* (Matth., XIX, 22), hochant la tête d'un air qui signifie : «Vos idées entraînent trop loin ; elles importent un bouleversement que nous n'avons pas le courage d'entreprendre ; gardons les nôtres, vaille que vaille» !

Hélas, oui ! l'idée catholique, les principes de la théologie purs de tout alliage, sont trop hardis pour notre société ; la pusillanimité des esprits les écarte, et il faut du courage pour les embrasser, non pas le courage d'un novateur - les novateurs n'ont que de l'audace - mais le courage demandé au fier Sicambre : «Brûle ce que tu as adoré, adore ce que tu as brûlé» ! le courage non seulement de les embrasser et de s'y fixer, mais aussi et surtout de les exprimer et de les défendre. Faut-il être obligé de défendre, en pays catholique, devant des catholiques et contre les idées modernes, les droits de Dieu sur la société ? Il semble que **si quelque chose doit demeurer intangible, ce sont les droits de Dieu**. Mais non ! Ils sont profondément méconnus de toutes parts. Sans doute, la Providence veut donner à ses dogmes divins la confirmation, la justification de l'épreuve vaincue et l'auréole du martyre, c'est-à-dire du témoignage. Ce qui m'effraie le plus, ce n'est ni l'impiété, ni la persécution, ni les germes de perversion jetés dans le peuple, ni en un mot la force du mal ; **ce qui m'effraye, c'est la faiblesse du bien**, et ce que Pie IX appelait **le mélange des principes**.

Les idées SURNATURELLES se retirent une à une de la nation, l'abandonnant à la corruption naturelle qui saisit tout esprit dépourvu de ce sel. Voilà **le mauvais signe par excellence**. Ce mal, installé au cœur de la société, s'avance de ce pas lent tranquille, inexorable, dont marchent les choses fatales ; sans interruption ni obstacle possible, il tend comme un cancer à la **destruction de la vie chrétienne**. Croyez-vous qu'une nation, engagée dans cette voie, puisse s'arrêter avant le dénouement tragique ? J'avoue n'en être pas encore bien persuadé ; d'ailleurs, un observateur profond pourrait dire dans combien de temps tout sera fini, comme le médecin peut dire dans combien de temps le cœur du malade ne battra plus ; car les siècles ou les années sont aux nations ce que les heures sont aux malades, et je ne puis me rappeler sans frémir la parole de **J. de Maistre : «Il n'est pas sûr que votre nation ne soit pas déjà morte».** Toute la question est donc là. – Ah ! qu'il faut de temps à la France, ou pour mourir ou pour guérir ! En somme, depuis 1815, nous n'en savons pas plus long sur la question de vie ou de mort, bien que nous ayons des signes de renaissance. Cette parole de M. de Maistre est terrible ; la première fois que je l'ai lue, elle m'a percé jusqu'aux moelles, comme un glaive. Si elle était vraie, que penser du bruit et de l'agitation qui se poursuivent encore ? S'il ne faut plus appeler cela la vie, quel nom lui donner ? Ce serait sans doute la fièvre ; nous remplacerions la vie par la fièvre.

Ici pourtant, je trouve encore un sujet d'espoir. **Il faut que le mal arrive au paroxysme** ; on n'arrête pas la gangrène, on coupe le membre, ou elle éclate. Plus tôt l'ulcère crèvera, plus vite nous serons guéris, puisqu'il faut en finir ; il est désirable aujourd'hui qu'on accélère les phases de cette maladie horrible ; la crise est déchirante : bon signe ! - Notre siècle, comme le malade dans l'émotion de la souffrance, est disposé à entendre la vérité ; aussi, quand le christianisme rentrera - s'il rentre, - il produira une foi plus profonde, il enfoncera ses racines bien plus avant dans le cœur de la société. C'est le cas de dire, avec Montalembert, que la nouvelle société chrétienne aura ce caractère touchant et profond d'expérience douloureuse et de souffrance.

Ce qui me rassure encore et me fait espérer en l'avenir, c'est de voir les germes posés par le Saint-Siège depuis trente ans[1]. Là, **point de mélange de principes**, mais le bien à l'état pur et souverain - *fons illimis* - autant sous le rapport de l'efficacité, que sous celui de l'opportunité. Il ne se peut pas que ces germes demeurent stériles ; cette espérance pour moi n'est pas un sentiment, c'est un principe pour lequel j'accepterais la mort comme un martyre, car ce principe fait partie de ma foi. Malheureusement, les germes posés par l'Église n'agissent qu'après avoir été longuement élaborés dans la terre par la pluie des orages ; je ne vois aucun indice qu'ils aient commencé d'agir, et ne puis prendre au sérieux un certain enthousiasme superficiel, théorique et sentimental, avec lequel on accueille, sans en tenir compte dans la pratique, les déclarations de Pie IX et de Léon XIII.

Ce qu'il faut à la France, ce ne sont pas des amateurs de religion, de ces hommes qui acclament les idées de l'Église sans les appliquer, qui louent le christianisme sans le pratiquer, et dans quelques-uns de ses bienfaits sociaux les plus extérieurs et les plus terrestres. Il n'est rien de funeste comme l'attitude respectueuse de ces hommes, et je préfère l'hostilité déclarée, qui résulte de l'évolution complète et de la logique naturelle de l'erreur. Ce qu'il nous faut, ce ne sont pas non plus ces écrivains heureux, faciles, universels, habitués à concevoir leurs œuvres dans le bruit ; une verve rapide leur permet d'écrire sans labeur; la méditation les gène au lieu de leur faciliter la composition ; mais, si les douleurs de l'enfantement n'existent pas pour eux, leurs ouvrages se ressentiront toujours d'avoir été sans recueillement et sans solitude ; les fruits seront en raison directe de la peine, c'est-à-dire à peu près nuls, heureux s'ils ne sont pas funestes. Ce que je vois de plus clair dans ces écrits où se déploient l'élégance du style et les artifices du langage - *persuasibilia humanæ sapientiæ* (I Cor., II, 4), - c'est **l'absence de principes catholiques**. Ne causât-elle d'autre désordre que de gâter le goût et d'accoutumer aux choses fades et insipides, une œuvre n'est déjà plus inoffensive pour la santé publique. Que manque-t-il, pour faire de tant d'écrivains médiocres les bienfaiteurs insignes de l'intelligence publique, et de leurs travaux

[1] **Inutile de faire remarquer que tout a été dit par Pie IX et Léon XIII sur la réforme des études et la question sociale ; qu'on parcoure les actes de ces illustres pontifes, on y trouvera identiquement à chaque page la grande thèse du P. Aubry.**

la richesse de l'avenir ? Ce qui leur manque, c'est cette **nourriture forte, substantielle, saine et bienfaisante qui s'appelle la théologie,** et qui, tout en rassasiant l'âme - *qui edent. adhuc esurient* (Eccli., XXIV, 29) - creuse en elle des abîmes, un besoin d'approfondir et de méditer les sujets qu'elle touche.

Ce qu'il nous faut, ce sont des chrétiens et des prêtres radicaux dans le bien. Lorsque les idées régnantes les désertions et les scandales, auront enlevé à l'Église, la moitié, puis les trois quarts, puis les neuf dixièmes, puis les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, puis les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes de sa famille, si le millième demeuré fidèle est excellent et radical, tout sera gagné, car ce millième formera la petite mais vaillante armée de Gédéon, la semence saine et irréprochable d'une nouvelle société. Combien serait plus puissante, pour la régénération d'un peuple comme le nôtre, une telle phalange, sortie d'écoles théologiques solides, armée de toute la force surnaturelle de l'Évangile, fortifiée de principes sûrs et inébranlables contre l'esprit du siècle ! Elle se répandrait partout, occuperait, les positions sacerdotales, comme des postes militaires où elle doit faire sentinelle et combattre, saupoudrerait en quelque sorte la société et lutterait avec ce bel ensemble contre l'erreur. Certainement elle vaincrait, à moins, que l'Écriture n'ait menti en disant : *Hæc est victotia quæ vincit mundum,fides nostra* (I Joan., V, 4). - On dit souvent : «Les hommes manquent !» je n'en crois rien ; **CE SONT LES PRINCIPES QUI MANQUENT**, et il y a toujours assez de chair humaine. La France est trop féconde pour manquer d'hommes ; quand on a les bons principes, on fait des merveilles avec quelques hommes. Notre-Seigneur a précisément voulu, par le choix des apôtres, prouver que la pauvreté d'hommes n'est pas un obstacle, mais une ressource souvent, toujours même, moyennant des principes. **LE MAL, C'EST QU'IL Y A DES HOMMES, BEAUCOUP D'HOMMES, MAIS PEU DE PRINCIPES.**

On comptait sur **Henri V**. Certes, j'ai toujours cru au droit et à la vertu de Henri V, comme à la coopération très heureuse d'un bon gouvernement à l'œuvre de Dieu. Mais on comptait trop sur ce moyen séculier et humain ; c'est pour cela sans doute que Dieu ne l'a pas donné. Du reste, Dieu n'a jamais converti une nation par les pouvoirs publics[1], bien qu'il les ait employés comme ministres, au témoignage de saint Paul. Aujourd'hui, plus que jamais, Dieu semble dédaigner ce moyen. Supposé même que nous ayons le meilleur des gouvernements, un sacerdoce puissamment trempé, une éducation excellente imposée à tous, il faudra encore du temps, car la génération actuelle est peu chrétienne, et influera sur les générations futures. **Et puis, il existe, dans la société, de puissants éléments de perversion, comme la liberté de la presse, le suffrage universel ; des habitudes prises, une organisation de la débauche, une atmosphère de luxure, le mépris du bien et du prêtre, des institutions diaboliques, telles que les sociétés secrètes, qui combattront toujours le bien et dureront longtemps encore.**

Ceux qui espèrent une conversion si prompte, oublient tant de blessures, guérissables mais invétérées ; il faudrait un miracle sur chaque individu ; et l'expérience de la dernière guerre a démontré la profondeur du mal, et l'impossibilité d'une guérison rapide. L'école du malheur devait nous convertir, selon certains penseurs ; elle a fait le contraire. Je ne suis pas de l'école du découragement ; mais **je crois qu'on ne convertit pas une nation malade avec de l'enthousiasme, des sentiments, de grands cris d'espérance jetés dans les chaires, les tribunes, les journaux et les livres. Il y faut quelque chose de PLUS SÉRIEUX et de PLUS SOLIDE ; le sentiment est un effet, non une cause, et l'enthousiasme est souvent l'inspirateur des résolutions pernicieuses**.

La conversion d'une nation se fait lentement, après deux ou trois siècles d'une **action sacerdotale forte, continue, théologique, et par le seul retour au dogme, à l'idée chrétienne, à la foi : travail d'autant plus formidable, que la France va plus avant dans le mal, et que son péché, c'est le péché de l'esprit.** N'est-ce pas là le but de cette restauration des études et de l'éducation en général, mais surtout de l'enseignement théologique ? - Il est deux moyens possibles de conversion pour la France : la foudre et la brise. La théologie est la brise ; Dieu ne convertit jamais les peuples par la foudre, mais par une large et pénétrante infusion de doctrine.

Sans doute, le grand miracle national, Dieu pourrait le faire ; mais qu'on me trouve, dans l'histoire, l'exemple, et, dans l'Évangile, l'espérance d'un miracle de cet ordre ? En fait de miracle, de prophétie et d'espérance de régénération sociale, je crois à la parole du Sauveur : *Vos estis sal terræ* (Matth., V, 17) ! et je la traduis ainsi : **c'est vous autres, prêtres, qui sauverez le monde !** Les grands rois et les belles lois, c'est très bien ; mais travaillez sans y compter ; ils ne viennent qu'après, s'ils viennent ! Pour moi, **le nœud de la question c'est l'éducation cléricale** ; le salut, encore une fois, viendra non des pieds, mais de la tête, non des manifestations laïques et bruyantes, de l'élément maître d'école ; **mais de l'action évangélique, et d'un sacerdoce puissamment trempé**. Quand donc j'aurai vu les méthodes transformées, je croirai à la régénération de la nation ; jusque-là, chacun de nous ne peut travailler que sur quelques individus, les âmes qu'il atteindra seront l'exception. «**TOUT EST À REFAIRE POUR CRÉER UN PEUPLE CHRÉTIEN, DISAIT MGR PIE. CELA NE SE FERA NI PAR UN MIRACLE, NI SURTOUT PAR UNE SÉRIE DE MIRACLES. CELA SE FERA PAR LE MINISTÈRE SACERDOTAL, OU BIEN CELA NE SE FERA PAS DU TOUT, ET ALORS LA SOCIÉTÉ PÉRIRA**» (*Vie du Cardinal Pie*, t. I, p. 219).

Dans les temps anciens, avec moins de science on était plus fidèle à la vérité, parce que les principes imprégnaient mieux les esprits ; l'atmosphère intellectuelle n'était pas pleine de ces senteurs d'hérésie qui la rendent aujourd'hui si dangereuse. On arrivait au vrai par intuition, sans combat, ou plutôt, **on était dans le vrai, on le puisait partout, on le respirait avec l'air. La théologie était**, selon la belle parole de Guizot, «**le sang qui coulait dans les veines du monde européen**» ; et on ne peut mieux expliquer, d'un seul mot qui exprime tout, comment la constitution même des intelligences était trempée de foi. **La douce France, comme disaient nos troubadours, était le vase qui portait, au milieu du monde, et versait sur les nations l'esprit de JÉSUS-CHRIST : ce vase, qui pourrait être brisé par la colère de Dieu, il doit être réparé pour Sa gloire** ; n'avons-nous pas assez prié, souffert, pleuré pour cela ! Dieu qui voit le fond des cœurs et qui recueille, dépositaire fidèle, le trésor de nos larmes, attend le jour marqué par Sa miséricorde et connu par Sa sagesse **POUR NOUS RELEVER, ET, PAR NOUS, RELEVER LE MONDE.**

[1] Les bons gouvernements ne peuvent naître que s'il y a un peuple bien préparé qui les pousse. Léon XIII. Vainement tenteriez-vous, messieurs, de refaire une patrie française, si vous ne refaites tout d'abord une patrie chrétienne. Cardinal Pie.

Voyez l'Espagne ; on l'appelle la nation théologique ; et elle mérite ce nom, par la profondeur et la pureté de son enseignement. Cela tient moins à son tempérament qu'à des causes libres, surtout à la conservation des lois de l'Eglise, à la bonne entente de l'éducation ecclésiastique. Ces causes, posées chez nous, nous rendraient bien supérieurs, car notre tempérament intellectuel n'est pas du tout inférieur à celui de l'Espagne, le XIIIè siècle le prouve. Il est remarquable aussi que **la superstition croît dans un peuple en proportion inverse de la foi** : chez nous, la foi périt, et l'on croit aux amulettes, aux remèdes sympathiques, aux devins, aux songes, à la théurgie et à la communication des esprits. «Allez en Espagne, dit J. de Maistre, vous serez étonné de n'y rencontrer aucune de ces **humiliantes superstitions**. C'est que le principe religieux étant essentiellement contraire à toutes les vaines croyances, il ne manque jamais de les étouffer, partout où il peut se déployer librement».

L'affaiblissement de la théologie, la perte de cette rosée des âmes, a tari dans les veines de la nation la source du génie. On sait combien le moyen âge fut fécond en belles intelligences ; vit-on jamais pareille moisson de grands hommes et de grands travaux ? Cela était dû à ces fortes études, toutes de principes, qui donnaient aux esprits une trempe supérieure. Aujourd'hui, par une raison contraire, tout est marqué au cachet d'une...

ESSAI SUR LA MÉTHODE DES ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES EN FRANCE, par J-B Aubry, 2è partie, p 670 à 695.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME : CONCLUSION
LA RESTAURATION SACERDOTALE et la RÉGÉNÉRATION NATIONALE.

Symptômes alarmants - Raison d'espérer le retour de la nation à la vie chrétienne - Le génie de la révolution - Rôle du sacerdoce dans la restauration sociale - La réforme sacerdotale sera le signal de la conversion de la nation - Apostolat laïque - **Radicalisme contre radicalisme** - Quand et comment se fera la restauration - La persécution légale - Se rallier à la direction intellectuelle de Léon XIII - Libéraux et cartésiens - Ignorance religieuse - Rome, cerveau du monde, et la France cerveau de l'Europe - **Triomphe final de l'Eglise.**

Quiconque analyse l'état actuel de la France, et cherche à tirer des événements qui se produisent **une conclusion qui exprime l'avenir**, se heurte aux difficultés presque insurmontables d'une situation en apparence pleine d'obscurité et de mystère. Il y a un tel mélange de pronostics effrayants de décadence et de signes consolants de résurrection, que toute orientation semble désormais impossible. D'où il suit que beaucoup d'écrivains, faute de faire de leur étude une vue d'ensemble, en viennent aux conclusions les plus contradictoires : les uns inclinent vers le découragement, persuadés que le retour aux principes chrétiens est impossible ; les autres lisent les plus belles promesses, fondent les plus brillantes espérances dans un avenir qu'ils semblent déjà toucher du doigt ; tous donnent d'assez bons arguments, des preuves vraisemblablement solides.

Au-dessus de ces autorités humaines, dont la force des principes et la justesse d'observation sont la mesure de la créance que nous leur devons, **l'enseignement de l'Église seul peut avoir force de loi**, d'abord parce qu'il est infaillible, ensuite parce qu'il résume admirablement toute l'argumentation de la raison humaine. Et l'enseignement de l'Eglise, c'est l'enseignement de notre épiscopat, pris dans son ensemble et dans sa communion de principes avec Rome. Or, depuis des années, les mandements de nos évêques sont unanimes dans leur conclusion : tous annoncent, avec preuves à l'appui, **le retour de la France à la vie chrétienne**. Les évêques du Vè siècle sentaient approcher la ruine de l'ancienne société ; ils avaient donc raison de jeter le cri d'alarme ; les évêques du XIXè siècle n'ont que des paroles d'espérance ; ils pressentent **une aurore nouvelle** ; et ils ont raison, eux aussi.

On compare quelquefois notre époque à celle de la chute de l'Empire romain ; on applique à notre société les plaintes et les pressentiments de saint Augustin prévoyant la chute effroyable qui se préparait, et cherchant une consolation dans l'histoire immortelle et glorieuse de *la Cité de Dieu*. Mais il y a, entre l'époque de saint Augustin et la nôtre, plus qu'une différence de degré, il y a une différence *ex toto genere* ; car, d'un côté, c'est la société païenne, essentiellement et par origine ennemie du CHRIST, à qui Dieu ne devait que Sa colère, et dont la destruction était nécessaire pour fonder l'Église ; de l'autre, c'est la société chrétienne, fondée primitivement sur l'Évangile, bonne toujours par essence, malgré l'étendue et la profondeur du mal qui semble la ronger. De plus, parmi les mouvements tumultueux qui agitent en sens contraires la société contemporaine, il y a certaines tendances généreuses inconnues des sociétés anciennes et qui, loin d'être condamnées par l'Église, sont le résultat manifeste de son influence, et ne peuvent recevoir que du rétablissement de cette influence leur complète réalisation. Le monde moderne est travaillé par les questions religieuses, par les problèmes théologiques ; et nous savons que notre regard doit s'appesantir moins sur la haine que cette agitation exprime contre l'Église, que sur la somme de puissance et de vitalité qu'elle trouve dans le christianisme. - Comme de belles ruines, demeurées debout après le renversement d'un splendide édifice, en sollicitent la restauration : ainsi, une foule d'idées et de tendances chrétiennes survivent à l'attentat par lequel la société, dans son existence collective, a cessé d'être chrétienne. Ce sont ces restes de christianisme qui constituent la supériorité de notre civilisation sur les civilisations décrépites du paganisme ancien et moderne. **Dieu, qui a fait guérissables toutes les nations de la terre**, a conservé, au sein de notre société coupable, ces germes de vie, que l'esprit d'erreur n'a pu entièrement étouffer, mais qu'il travaille constamment à altérer. On ne se tromperait pas en disant que dans sa lutte contre l'Eglise, les armes dont il se sert avec le plus d'avantage sont celles qu'il a dérobées à l'arsenal même de l'Église.

Certes, **si nos espérances ont une valeur, elle ne leur vient que du Ciel** ; elle n'est fondée **que sur des pronostics surnaturels** ; car, du côté de la terre et à ne regarder que les choses humaines et les apparences naturelles, tout serait plutôt à la crainte et au découragement ; et il y a partout, dans la société moderne, des signes propres à rassurer bien plus les ennemis que les amis du christianisme. Les destinées des peuples chrétiens sont livrées à des mains impures ; - **des sectes infernales, sorties des ténèbres où elles ont ourdi leurs complots et organisé leur avènement, s'emparent cyniquement de la société qu'elles ont pour but avoué de détruire** ; - la situation légale du christianisme n'est plus la liberté, plus même cet état de tolérance qu'on lui avait d'abord demandé à lui-même pour ses propres adversaires ; mais, par un renversement impie, un état d'asservissement aux pouvoirs publics, livrés eux-mêmes et pour leur

châtiment aux caprices des peuples qu'ils paraissent gouverner, mais dont en réalité ils sont les jouets ; - toute autorité est avilie, parce que tout dogme est nié ou contesté par le grand nombre ; - la vérité est humiliée, opprimée, privée du droit de s'affirmer et même de se défendre ; - **les principes révolutionnaires triomphent sur toute la ligne**, et un ordre social nouveau est en voie de fonder ses institutions sur le naturalisme, l'athéisme, et sur toutes les erreurs les plus brutales et les plus choquantes.

Il y a bien encore une politique de conservation sociale ; mais une politique sans principes, par conséquent une politique sans assurance ni fermeté. Il faut une doctrine sociale[1], sinon tout dégénère ; mais, parce qu'il n'y a plus de notions dogmatiques, il n'y a plus de doctrine sociale ; parce qu'il n'y a plus, à la base de l'autorité humaine, le droit divin, les pouvoirs n'ont aucune garantie de durée, appuyés qu'ils sont sur le sable mouvant du suffrage universel. Depuis l'invention et la propagation de l'arbitrage populaire, les gouvernements, craignant pour leur crédit, et voulant asseoir leur puissance sur une base large et solide, se sont emparés du suffrage universel ; ils ont voulu utiliser sa force de propagation au profit de leur autorité ; ils ont monté, organisé pour ainsi dire, comme l'instrument de leur pouvoir ; avec, raison, ils sentaient là un moyen très sûr, très efficace d'assurer leur fortune. Malheureusement, ce moyen procédait de la révolution, et le génie de la révolution est essentiellement destructeur de toute autorité ; tôt ou tard il reprend fatalement sa force dévastatrice, quelle que soit l'habileté de la main qui le met en œuvre. Les nations, travaillées par la révolution, s'accommodent facilement d'abord d'un gouvernement soi-disant libéral, parce que ce gouvernement conserve de l'ancienne autorité quelques débris que, progressivement, il jette en pâture à ce terrible et dévorant génie qui semble l'appuyer ; ces lambeaux disparus, la machine gouvernementale apparaît seule, nue, désemparée ; **à son tour, elle devient la proie du monstre révolutionnaire**, et d'autant plus vite que celui-ci, à force d'engloutir, a senti se décupler ses appétits. Ce qu'il y aurait à faire, ce serait, coûte que coûte, de dompter et de **détruire ce monstre**. **Or, une seule puissance est capable d'opposer au principe de révolution le vrai principe d'autorité ; cette puissance, c'est l'Eglise ; car la révolution n'est pas autre chose qu'une hérésie, la plus colossale des hérésies sociales, et une nouvelle forme du protestantisme.**

Dans cette aberration générale des idées qui forment la base de nos gouvernements modernes, on pourrait croire que le christianisme va périr, entraînant dans sa chute les débris de notre société convulsionnée. Et, de fait, si l'Eglise était une institution humaine, elle serait perdue, tant les choses sont au pire ; mais non, le christianisme vivra ! Nous pourrions nous effrayer de voir ses intérêts si compromis ; nous pourrions nous demander ce que devient la promesse de Son divin fondateur ; mais nous savons **le triomphe subordonné à la persécution**. Même, si nous jouissions d'un christianisme tranquille et prospère à notre point de vue humain, nous ne reconnaîtrions plus en lui cette religion de Jésus-Christ qui a pour signe l'hostilité de ses propres enfants, la persécution en permanence - *Sui eum non receperunt*. **Plus la situation semble désespérée, plus elle est rassurante, car la persécution, c'est le creuset de l'Eglise, la source humaine de ses forces surnaturelles.**

D'où vient ce privilège de la haine dont l'Eglise catholique, par une exception unique dans l'histoire, a été favorisée en tous temps et en tous lieux, de la part soit des autres religions avec lesquelles elle se rencontre, soit des gouvernements devant lesquels elle se présente, soit des peuples auxquels elle offre sa doctrine ? Rien de tel ne s'est manifesté dans le monde et on ne voit pas pourquoi le christianisme seul a le don, partout où il apparaît, de soulever si naturellement ce flot de colères. Les religions dissidentes se supportent l'une l'autre ; les gouvernements ou les tolèrent, ou les favorisent, ou ne s'en occupent pas ; les peuples les voient d'un œil indifférent, les laissent passer, se livrent plus ou moins à elles. Qu'a donc celle-ci de particulier pour révolter ainsi l'homme dès l'abord et comme d'instinct ? Nous avons à cette question une réponse surnaturelle, et la meilleure, la plus profonde des réponses : c'est que **le démon, propriétaire des âmes là où n'est pas le christianisme**, est l'ami de toute autre religion et n'a aucune raison de soulever l'homme contre elles, tandis qu'étant le vieil ennemi du christianisme - *antiquus hostis* - il a toute raison de faire le contraire envers lui ; les sympathies et les antipathies de Satan expliquent bien des choses terrestres, et ont une part d'influence dans presque tous les événements de ce monde. Nous avons aussi une réponse philosophique et naturelle : si le christianisme n'est pas divin, il est absolument injuste et intolérable, la plus injuste et la plus intolérable, la seule absolument injuste et intolérable d'entre les religions, la seule qui se pose partout en adversaire du premier des droits que s'attribue l'homme non chrétien : la liberté de conscience, la seule qui ose se dire imposée et non plus seulement proposée à l'homme, la seule qui exclut absolument toute autre religion, la seule qui réclame sur l'homme une autorité si complète, si profonde, qu'elle doit nécessairement être suspecte à l'Etat. En un mot, **le christianisme est intolérant, exigeant, exclusif** comme ne l'est aucune autre religion, et comme DIEU seul a le droit de l'être, et comme une religion ne peut l'être que si elle est divine. Or, quiconque n'admet pas Sa divinité, doit être premièrement choqué de ces prétentions, porté à les repousser, et à demander la destruction d'une religion si ambitieuse.

C'est au milieu des luttes désespérées du présent et des orages menaçants qui grossissent à l'horizon, que nous devons encore conclure non seulement à l'espérance, mais à une **espérance certaine**, et que l'autorité la plus haute et la plus directement assistée de DIEU qui soit sur la terre nous rassure au nom de DIEU, nous défend de nous effrayer de la grande effervescence d'impiété, et, ce qui est peut-être le plus grave symptôme, de l'entente infernale des éléments de perversion qui, d'un bout à l'autre du monde, se répondent et se liguent, pour travailler de concert. Il est vrai, cette recrudescence est affreuse, cette entente pleine de menaces ; il est vrai encore, l'Eglise est bien faible ; elle semble absolument impuissante. Nous osons affirmer cependant que nous avons des garanties, et des garanties actuelles ; nous ne disons pas seulement ces garanties générales fondées sur l'immortalité promise à l'Église, sur son indéfectibilité, sur la force de ses ressources toutes surnaturelles ; nous voulons dire encore les garanties de son organisation, surprise un moment par la rapidité de la coalition diabolique, mais, bientôt après les surprises de l'improviste, munie de nouvelles armes, mise en mesure de faire face à de nouveaux combats. Une grande raison nous persuade d'ailleurs que notre société vivra pour se relever : c'est que le christianisme n'a pas fini d'expérimenter sur elle sa force et de manifester en elle sa divine fécondité ; il n'est même qu'à l'aurore de cette manifestation et de l'application complète de ses principes et de

[1] (Note 2008) Oui, mais pour qu'il y ait une doctrine sociale, il faut surtout un gouvernant qui applique cette politique sociale. La seule solution est un gouvernant catholique, choisi par Dieu.

son esprit. Les bouleversements contemporains sont la crise causée par les combats qui accompagnent cette transformation en voie de s'opérer ; le démon voudrait fausser ce travail, et en détourner le cours à son profit ; l'erreur cherche à s'y glisser ; l'Église n'a pas encore eu le temps, ébranlée par cette secousse, de reprendre le dessus ; il existe, dans le monde, plusieurs forces nouvelles apparues récemment, que le christianisme doit vivifier et tourner à la défense de sa cause : la liberté civile, la presse, la science, la facilité des communications, la richesse matérielle, etc. ; il faut le temps d'**organiser ces forces au service de la vérité** – *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum*.

Ce n'est pas que la restauration de la société, pour être solide, puisse se faire par entraînement et enthousiasme, grâce à un miracle[1], à un de ces coups de Providence dont fut parfois favorisé le peuple juif, mais qui ne sont pas dans l'ordre du christianisme. De nos jours, en raison même de la perte de la foi, nous nous sommes vus accablés de visions, de prophéties contradictoires et toujours fatalement démenties, auxquelles pourtant nos pauvres chrétiens, si durs à la révélation divine et aux définitions de l'Église, s'arrêtent bien plus qu'à l'Évangile. Chacune expliquait à sa façon la prochaine régénération du monde : les unes, par des causes et des influences politiques ; les autres, par de grands bouleversements sociaux, des châtiments, des coups miraculeux de Providence. Tout cela est possible, mais bien secondaire dans la marche ordinaire des événements. On n'oublie qu'une chose, et **une chose essentielle, la part considérable du sacerdoce dans cette régénération** ; car **il ne saurait y avoir de transformation sociale dont le sacerdoce ne soit l'instrument principal, par les vertus et l'action apostolique** - *Vos estis lux mundi, vos estis sal terræ*.

La conversion d'un peuple ne s'opère jamais subitement, miraculeusement, à la suite d'événements politiques ; le renouvellement d'une société ne peut se faire que lentement, lorsque l'édifice des préjugés a été renversé, lorsque l'ordre factice, basé sur l'erreur et les faux principes, s'en est allé dans le désordre et la confusion. Nous regardons comme un immense et bien funeste piège tendu au clergé, ces innombrables voix qui lui apprennent à attribuer la décadence de la foi dans le peuple à des causes autres que la décadence de la prédication sacerdotale, et à faire dépendre la conversion du peuple, dans l'avenir, d'une cause autre que le relèvement de la prédication sacerdotale sous toutes ses formes. **Nous attendons la restauration de l'ordre chrétien non pas du pouvoir civil, si bien intentionné qu'il puisse devenir, mais du sacerdoce catholique.** Penser autrement, nous semblerait manquer aux principes. Il serait trop commode, pour le clergé, de s'entendre dire par toutes les voix possibles, et de se dire lui-même que la restauration chrétienne sera l'œuvre des pouvoirs publics, qu'il suffira d'un bon gouvernement pour en assurer le succès à bref délai[2].

Que certains esprits myopes annoncent invariablement et à courte échéance la fin de nos malheurs et le retour de l'âge d'or ; que, s'attachant à des prophéties de bonnes femmes, ils s'imaginent qu'un prince chrétien n'aurait qu'à surgir pour dissiper le mal, ramener la prospérité, la paix, les vertus sociales... soit ! Mais il est plus logique de croire que la Révolution française n'a pas achevé son cours ; le mal qui a été fait à l'ensemble de la nation, et celui qui lui est fait encore par l'éducation, la presse, la politique, les institutions, ce mal est trop profond pour guérir, même en cinquante ans ; d'ailleurs, il est toujours actuellement dans la période de croissance, et rien ne semble indiquer encore la fin de cette période. Il reste au cancer de la révolution des chairs à dévorer dans le corps social, et rien ne prouve que la société européenne tout entière : Russie, Angleterre, Espagne, Autriche, etc., puisse lui échapper. Nos nations d'Europe ne sont qu'à l'aurore de leur transformation. Quel chemin il leur reste à parcourir encore, pour en arriver au point où se trouve notre malheureuse France, bien que ce point ne soit pas encore l'apogée du mal !

On a bientôt fait d'attribuer tout mal social aux pouvoirs publics, et, comme certains prédicateurs, on croit avoir prophétisé, lorsqu'on s'est écrié avec enthousiasme : «Non, la France ne périra pas, je le sens, j'en suis sûr ! Oui, nous allons revoir le triomphe de l'Eglise !» Mais l'ère des prophéties est passée depuis longtemps, et l'esprit de Satan n'entretient dans beaucoup d'âmes l'illusion d'un triomphe facile et prochain, que pour paralyser l'action catholique et dispenser de chercher, au-dessus même de la restauration d'un gouvernement chrétien, un remède plus énergique et plus infaillible au mal qui mine et désagrège notre société[3]. On aurait tort de croire que l'action seule, même énergique, du pouvoir, suffira à combattre le mal social. Le pouvoir a sans doute un rôle légitime et efficace dans les questions d'ordre matériel et de répression légale ; il a des devoirs de vigilance à remplir envers la société ; il doit assurer, avec la sécurité publique, le respect de tous les droits. Mais il est certain que, dans le domaine des questions d'ordre moral, il ne peut exercer qu'une influence insuffisante, s'il n'est secondé par les enseignements de la religion[4]. Les tendances actuelles des classes ouvrières vers le socialisme sont une maladie morale : il faut leur opposer un remède moral. Empêcher les prédications démagogiques, réprimer les complots souterrains, c'est retarder l'explosion du mal, ce n'est pas le guérir ; et le salut de la société exige impérieusement qu'on le guérisse dans les esprits, dans les cœurs, dans les imaginations, dans les âmes. Ceci est surtout et même exclusivement l'œuvre de la religion. La force publique ne change pas les volontés.

La France est bien malade : si elle revient à la santé comme nous l'espérons vivement et avec allégresse, il y faudra du temps, beaucoup de temps ; et ce qui la guérira, ce ne seront pas les événements politiques, **ce sera le sacerdoce**, et pas par d'autres moyens que ceux dont il est redevable à JÉSUS-CHRIST, la prédication, le dévouement, le travail obscur et ignoré mais irrésistible de chaque pasteur agissant sur la poignée d'âmes qui lui est confiée. Que l'avenir rende au clergé français ses belles études, son organisation canonique, ses institutions anciennes renouvelées et enrichies par l'expérience, les malheurs et les progrès intellectuels accomplis, et alors la France reverra de beaux jours, une grande époque théologique, une ère nouvelle de vie chrétienne et de prospérité. - Nous ne savons ce qui adviendra des Universités catholiques ; mais ce que nous savons d'une manière certaine, ce que nous n'avons pas peur de prédire, c'est que leur avenir est dans cette idée : ou bien elles entreront dans le mouvement social, pour présider au travail de notre res-

---

[1] **En 2008, il n'y a plus que la solution miraculeuse**.

[2] "La France reviendrait-elle à un gouvernement conservateur, que le clergé devrait encore plus compter sur lui-même que sur le pouvoir... car, avec la disposition frondeuse de beaucoup de Français, l'appui du gouvernement coûte plus à l'Eglise qu'il ne lui rapporte". Urbain Guérin, *L'Evolution sociale,* p. 226.

[3] Les *Réflexions proposées au clergé de son diocèse*, par Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, dénoncent les mêmes illusions et le même mal, indiquent les mêmes remèdes que le P. Aubry.- In-8, 1892.

[4] Note 2008 : mais la religion ne peut agir efficacement sans l'appui constant d'un pouvoir politique la favorisant. Un pouvoir politique hostile à la religion rend stérile et inefficace l'action de la religion.

tauration, ou bien elles mourront, soit de leur belle mort, soit de mort violente ; dans tous les cas, le mouvement dont nous parlons s'achèvera ; car DIEU a toujours un grand but, quand il pose une grande cause ; et, quand les insensés qui travaillent à la ruine de notre patrie auront été balayés, comme tant d'autres - ce qui ne peut guère tarder, car la vitesse fébrile avec laquelle ils se hâtent de faire leur œuvre prouve qu'ils ont l'instinct du peu de temps qui leur est donné - alors s'épanouira une belle floraison des sciences sacrées, **la vie chrétienne surgira de toutes parts**.

Nous le savons, le malheur des temps a donné **aux chrétiens d'élite** et à ce que nous appelons l'apostolat laïque, une tâche et des fonctions extraordinaires ; mais, s'il est vrai et profondément humiliant pour nous que, parfois, de simples fidèles ont parlé au peuple un langage plus doctrinal et plus apostolique que certains prédicateurs de la parole de Dieu, il est plus vrai encore que nos évêques ont été souvent obligés de rappeler dans la ligne droite du devoir, du sens chrétien et de l'esprit de l'Eglise, beaucoup de ces défenseurs volontaires que leurs fonctions publiques, leur talent, leur bonne foi et leur désir de défendre l'Eglise ne mettaient pas à l'abri de certaines idées dangereuses. Sur la quantité relativement considérable de laïques qui, en France, consacrent leurs talents à la défense des questions religieuses, quelle est la proportion de ceux qui en étudient la solution aux vraies sources doctrinales ? Nous n'affirmerions pas qu'une défense des doctrines et des institutions de l'Eglise, appuyée sur des données fausses et sur des théories libérales, ne fait pas autant de mal qu'une attaque, puisqu'elle implante et fortifie l'erreur dans les âmes de bonne volonté, fausse les intelligences droites d'intention, prête le flanc aux entreprises de l'impiété. La fonction de l'Eglise ne saurait donc passer en d'autres mains ; le corps enseignant garde son autorité ; aucune circonstance ne peut lui faire abdiquer la haute direction des âmes dont il a reçu la charge. En toutes choses, les hommes doivent passer par l'autorité de l'Eglise, et ceci condamne bien des choses faites de notre temps et qui, bonnes en elles-mêmes, n'ont eu le tort que d'avoir été soustraites à cet ordre voulu de Dieu et construites hors du vrai fondement ; pour cette seule raison, elles sont devenues malsaines, souvent funestes. C'est malheureusement un des caractères des œuvres de notre temps de chercher à se soustraire à l'influence, au contrôle, à la juridiction de l'Eglise, et, par conséquent, à la bénédiction et au courant de vie dont cette juridiction est le canal nécessaire. Le laïcisme est à l'ordre du jour ; c'est l'indice d'un esprit de schisme répandu partout, et la condamnation des œuvres atteintes de cet esprit ; qu'on se rappelle, pour s'en mieux convaincre, le mot de J. de Maistre sur **l'importance du dogme de la hiérarchie entre tous les dogmes** ; qu'on y ajoute ses propres réflexions sur l'importance de la subordination à la hiérarchie, comme condition de la solidité des œuvres.

Serait-il téméraire de dire que beaucoup de nos essais de restauration, même en matière d'enseignement, même dans plusieurs de nos universités, sont des œuvres encore trop laïques ? Peut-être est-ce là, aux yeux de quelques-uns, une qualité ou une circonstance atténuante qu'ils opposent à l'hostilité des impies, pour sauver, soit nos universités, soit tout l'enseignement catholique lui-même contre la persécution légale ; mais nous n'en sommes pas moins effrayé, mais nous n'en craignons pas moins qu'elles ne soient bien vite envahies par un ennemi autrement dangereux que l'Etat athée, nous voulons dire **les idées malsaines**. - «Le laïcisme est à l'ordre du jour, disait un défenseur de l'enseignement libre ; eh bien ! nos universités catholiques sont des créations toutes laïques. Ce sont des laïques pleins de zèle qui en ont pris l'initiative, alors que le clergé reculait devant les difficultés de l'entreprise». Et le sens évident de cette déclaration est celui-ci ; "Vous voulez du laïcisme, en voilà ; et il est heureux que nos universités soient laïques, pour me fournir un argument contre vous" !

Parmi les monuments de restauration doctrinale moderne, il faut mettre au premier rang ces beaux écrits théologiques jetés, depuis quelques années, à travers la France ; ils joignent la beauté de la forme à la solidité de la pensée dogmatique ; ils se dressent, au milieu de notre perturbation intellectuelle, pour revendiquer hautement, victorieusement, la vérité, malgré les mensonges et au-dessus des erreurs du temps. Une chose surtout est admirable dans ces écrits apostoliques, c'est l'adaptation, l'application des notions éternelles aux besoins particuliers de notre temps. Nous reconnaissons bien là nos évêques, docteurs et pasteurs : docteurs pour connaître la vérité, pasteurs pour en nourrir les peuples en la leur appropriant ; ils savent, du même coup d'œil, pénétrer les profondeurs de la doctrine et les besoins de la société ; ils possèdent cette science à la fois théorique et pratique qui est le propre du prêtre, l'idéal de la théologie ; et les impies modernes ne mettent tant de soin à les harceler de leurs attaques, à la fois dans l'ordre des faits et dans l'ordre des doctrines, que parce qu'ils sentent cette connexion des principes et de la pratique, qu'ils veulent paraître ne pas comprendre. – "Ce sont nos évêques qui ont fait la France, comme les abeilles construisent une ruche", a dit Gibbon, un Anglais et un protestant ; ce sont les évêques qui la sauveront encore des crises douloureuses qu'elle traverse ; c'est le clergé séculier qui lui rendra la vie chrétienne par la prédication, *per modum seminis*, puisque rien de ce qui doit être chrétien ne peut avoir la prétention de le devenir autrement que par cette semence surnaturelle, *semen est verbum Dei*. Le prêtre, malgré l'inutilité apparente de sa prédication et de son zèle, au milieu du triste courant qui emporte la société, ne peut oublier que sa parole est une semence, qu'il est le sel de la terre et la lumière du monde, qu'il doit laisser une empreinte profonde dans la société, et qu'il est responsable du vide qui le suit. Nos diocèses, lorsqu'ils ne posséderont plus que **des pasteurs inexorables sur les principes, ardents à l'apostolat**, et nous ne disons pas saints, les saints sont toujours rares, mais **d'une vertu très haute, très solide,** nos diocèses se transformeront encore assez rapidement.

Il faut opposer radicalisme à radicalisme. Le prêtre, dans le ministère évangélique, ne doit pas craindre de rivaliser de zèle, d'énergie, avec les adversaires des principes qu'il défend ; il doit être radical, c'est-à-dire **prêt à tout donner pour Jésus-Christ et pour l'Eglise, inaccessible à la vie bourgeoise, commode et inférieure, résolu à ne s'accorder aucun repos,** tant qu'il verra, dans son troupeau, des âmes éloignées de DIEU et de la vie chrétienne. Quel dommage qu'il n'y ait aujourd'hui de radicalisme que du côté des méchants, et quel spectacle désolant de voir certains prêtres dépenser à autre chose qu'à l'établissement du royaume de DIEU de bonnes ressources d'intelligence, d'ardeur, de générosité. Si DIEU donne au prêtre cent, en énergies et en ressources, et que celui-ci dépense quatre-vingt-quinze à Son service, et cinq à ses menus plaisirs, il s'en faut de cinq pour cent qu'il soit dans le vrai. - Sans doute, dans l'édifice de l'Église, le prêtre n'est qu'un grain de sable ; mais il doit tenir fortement, obstinément, sa place de grain de sable. DIEU est patient, parce qu'Il est éternel, le prêtre participe à Son éternité par ses espérances, il peut donc travailler *in patientia*, selon le mot qui termine la parabole éminemment caractéristique de la semence ; le diable semble détruire à mesure qu'il édifie ; peu importe ; le fondement de l'édifice sacré est dans les Cieux, le diable n'y touche pas, et chaque œuvre accomplie est une pierre ajoutée. **Que le prêtre garde seulement son état de grâce, qu'il porte la joie dans son cœur,**

et qu'il travaille envers et contre tous, sans faiblesse et sans découragement ; car, s'il meurt demain, ses œuvres demeureront. **Quand la révolution aura fini son travail destructeur, les hommes de principes ne seront guère plus qu'une poignée ; ils pourront se compter, et leur nombre ne sera peut-être pas suffisant à remplir une des nefs de Notre-Dame ; mais ils seront le germe de la société renouvelée.**

De toutes les garanties de vitalité que porte encore dans son sein notre société, et qui autorisent l'espérance la plus puissante, celle par laquelle les autres seront fécondes et sans laquelle elles ne sauraient l'être, c'est donc toujours celle-ci : *Fides ex auditu, auditus per verbum Christi* ; l'enseignement sacerdotal demeure, quoi qu'on dise, l'âme de la nation, la citadelle des intelligences, l'élément le plus élevé et le plus influent de toutes les questions qui s'agitent, de toutes les recherches qui remuent la société, surtout de la **RÉGÉNÉRATION** qui se prépare, nous le croyons plus que jamais ; et ce qui le prouve bien, ce qui montre que le démon n'en ignore pas, c'est l'acharnement avec lequel les ennemis de l'Église portent leurs efforts de ce côté.

Il est évident que la France est sur une pente, et qu'elle ira jusqu'au fond ; les peuples sont des personnes morales qui ont leurs crises, leurs maladies, leurs retours d'âge comme nous ; ces maladies peuvent guérir ; mais, comme la fièvre typhoïde, elles doivent suivre leur cours, et leurs phases doivent avoir le temps de se produire. **Ce qui nous rassure toujours pour la France, c'est que l'abandon des principes chrétiens ne lui réussit pas, qu'il est nécessairement accompagné pour elle de grands malheurs sociaux.** Mais, hélas ! refaire tout un peuple chrétien, ramener à la foi, nous ne disons pas seulement le cœur corrompu, **mais l'intelligence nationale**, égarée par le péché de l'esprit, quel travail long et difficile, d'autant plus long et plus difficile, que notre pays va plus loin dans le mal ! Réinstaller l'idée dogmatique dans la masse des esprits, et, pour cela, restaurer d'abord l'enseignement théologique dans la masse du clergé, par les universités et les séminaires, quelle œuvre au-dessus de toutes les œuvres, par les efforts qu'elle demande et les obstacles qu'elle suppose ! car l'esprit est orgueilleux, **le péché de l'esprit est un péché d'orgueil** ; or, l'orgueil est le plus opiniâtre et le plus indéracinable des vices, parce que sa nature même est de repousser le remède ; il ne peut guérir que lentement et par les moyens indirects. Aussi, n'avons-nous jamais pensé que notre pauvre pays pût revenir à la santé avant quelques générations, cent ans, cent cinquante ans, plus ou moins, ni même qu'un bon gouvernement pût le ramener si vite dans sa voie. C'est sans doute pour cela que **Dieu, qui veut assurément la guérison de la France,** ne lui donne pas et semble vouloir ne pas lui donner de si tôt ce bon gouvernement, et prend une autre voie pour exaucer les prières des catholiques. Du reste, il suffit de connaître un peu le principe du gouvernement de Dieu sur le monde, et la marche de la Providence dans le passé, pour être assuré que tout ce travail de démolition criminelle est destiné, dans le plan divin, à produire le bien de l'Eglise et le salut de la société[1].

Nous l'avons dit, c'est par le radicalisme de l'incrédulité que les erreurs doctrinales finiront, et que l'esprit humain sera ramené au vrai ; car il est plus facile encore, lorsqu'on a descendu les pentes de l'abîme, d'avaler jusqu'au fond et de remonter l'autre bord, que de rebrousser chemin ; rarement l'esprit, atteint de demi-erreur, sait revenir sur ses pas ; fatalement, tout libéralisme aboutit, par une pente naturelle, au protestantisme. Plaignons les âmes qui se perdent dans cette voie ; mais, pour nous consoler, voyons la grandeur du plan divin qui, par cette même voie, prépare le salut et, sans cesser de lutter contre l'erreur, puisque nos efforts sont la préparation du retour, espérons fortement, qu'ici comme toujours, Dieu conduit à ses fins l'homme inconscient du plan qu'il exécute.

En attendant, quel spectacle navrant de voir ce qui se passe en Europe ! Quel triste et profond travail de perversion se produit dans l'intelligence publique ! Dans quel état notre pauvre France sortira des mains des insensés qui se disputent le privilège de l'affoler, de rendre son mal incurable, et de laisser dans son histoire leur trace honteuse et leur nom maudit! Que s'il a fallu un temps et des efforts si considérables pour déchristianiser la nation, bien qu'on n'y soit pas arrivé complètement malgré les flots d'erreurs déversés sur elle chaque jour, combien n'en coûtera-t-il pas de travaux, de larmes, d'expiations aux âmes fidèles et au sacerdoce, lorsque le moment sera venu de réparer ces ruines ! Et cependant, il faut que le mouvement national s'achève - car les mouvements nationaux sont irrésistibles et ne peuvent être enrayés ; plus vite ils s'achèvent, plus tôt vient la guérison, le remède. **Les principes de 89 aidant, on ira jusqu'au fond, jusqu'à épuisement de l'erreur, pour sentir enfin qu'on avait fait fausse route, et revenir, sans arrière-pensée, sans faiblesse, à l'idée chrétienne, à la régénération vraie, radicale.** Une fois pour toutes, il faut qu'il soit prouvé jusqu'à l'évidence que si le dogme fait les peuples, il les refait aussi ; car **le siège principal du mal de la France, c'est l'intelligence ; son péché, c'est le péché de l'esprit ; ce qui lui manque le plus, c'est le dogme, l'idée chrétienne entrée dans l'âme, l'occupant, la surnaturalisant, enfin cette impénétration de ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, l'intelligence, par l'esprit de foi qui informe sa vie, féconde et dirige son activité.**

Jamais pays a-t-il été acculé dans une pareille impasse où, par des moyens soi-disant légaux, on a mis l'Eglise en demeure de se suicider elle-même ? C'est pourtant le fruit des principes faux et de la situation malsaine où le LIBÉRALISME a, depuis longtemps, poussé chez nous le plus grand nombre des défenseurs de l'Eglise. Fallait-il moins que ce qui arrive aujourd'hui, pour faire revenir de leurs illusions tant d'esprits bien intentionnés et plus ou moins fourvoyés, pour donner au présent et à l'avenir une démonstration pratique, complète et efficace du faux où l'on s'était jeté ? Malheureusement, si complète, si évidente que soit devenue cette démonstration, sera-t-elle aperçue et comprise de tous ?

"La France est un malade bien risqué", disait Mgr Pie ; pourvu encore que la prochaine restauration ne soit plus malsaine, bâtarde, comme les précédentes, et ne prépare plus, comme par le passé, une nouvelle phase de décomposition ! On peut en douter, et il ne semble pas que les illusions libérales aient évacué le territoire de beaucoup de têtes sacerdotales. S'il arrive une débâcle, si la France épuisée se donne un bon gouvernement, nous le déclarons, nous serons étonné de voir le travail évangélique reprendre selon des principes absolument sûrs ; et nous ne serons pas étonné que l'on recommence, à quelques modifications de détail près, selon l'ancienne ornière, à préparer de nouvelles déceptions. Sans doute, des idées meilleures se sont fait jour, et c'est une raison d'espérer ; mais elles sont incomplètes, surtout, elles ne sont pas suffisamment entrées dans la pratique ; car si elles y étaient entrées, nous assisterions à une révolution intellectuelle extraordinaire. Cette révolution viendra ; elle produira des merveilles ; mais nous sommes à peine à son aurore.

[1] Note 2008 : relire *Le dénouement de la persécution,* d'Augustin Lémann. Ecrit en 1886, cet écrit complète celui de l'abbé Aubry.

Nous avons suivi avec attention les actes de Léon XIII. Voilà un esprit qui comprend vraiment les principes de notre mal, et qui sait par où le travail social doit être repris en sous-œuvre ! Mais si nous voyons bien l'enthousiasme avec lequel on acclame partout ses idées, nous ne voyons pas encore qu'on tienne grand compte, dans la pratique, des principes doctrinaux qui sont la base de l'ordre et du progrès social. Quelle cause excusante peut dispenser de se mettre à l'œuvre de la transformation de nos méthodes comme de nos idées ? Sans doute, l'erreur libérale diminue, et la vérité finira bien par triompher un jour ; mais **le gallicanisme pratique** règne et fleurit encore ; nous sentons à la restauration générale et complète de l'enseignement doctrinal en France, un obstacle analogue à celui qui a longtemps entravé, chez nous, la réforme de la liturgie ; mais ici, la difficulté est plus considérable encore, car **cette question de l'éducation ecclésiastique est, par excellence, la question de principes, et les questions de principes sont toujours les dernières où l'erreur abandonne le champ de bataille et où ses victimes entendent raison.** Nous trouvons surtout sans excuse que la méthode cartésienne reste en honneur dans nombre d'écoles qui ne sont plus gallicanes, qui ont secoué leurs anciennes et pernicieuses défiances envers le Saint-Siège ; nous trouvons étonnant que l'œuvre de Descartes recrute encore, sinon d'une manière avouée, du moins en pratique et dans la réalité des faits, des applicateurs et des apologistes. Nous imaginions que rien ne pouvait plus se fonder que sur le plus pur esprit romain, sur les plus sincères traditions scolastiques ; nous espérions qu'on ne prendrait désormais pour règle que cette loi des universités romaines - *Sentiendum cum Ecciesia*.

La grande erreur libérale qui demeure la synthèse des combats intellectuels de notre temps, qui explique tous les événements et toutes les révolutions dont nous sommes témoins, et qui englobe tout dans son tourbillon, **vient en droite ligne de Descartes**, nous l'avons prouvé ; l'idée cartésienne des droits de la raison et de ses rapports avec la foi n'a pas été seulement la source, elle demeure le lien logique de toutes les erreurs modernes, à tel point qu'il est exact d'affirmer que **Descartes a été l'hérésiarque des erreurs du temps présent**. Personne assurément, à l'heure actuelle, même parmi ceux que l'idée libérale a le plus séduits, ne voudrait de propos délibéré ce que voulait le système cartésien. D'intention, les catholiques libéraux n'entendent pas faire autre chose que ce que l'Eglise les autorise à faire ; mais les bonnes intentions ne préservent pas de cette tyrannie de la logique qui, une fois les principes acceptés, mène là où l'on ne se soucie pas d'aller. Nous jugerions mal les théories du libéralisme catholique, si nous ne considérions que les proportions réduites auxquelles l'ont ramené, par prudence et aussi par déférence, ceux qui le professent aujourd'hui. Pour savoir ce que ces théories contiennent en germe, ce qu'elles peuvent donner un jour, ce que fatalement elles donneront, si elles ne sont arrêtées dans leur essor, il faut les reprendre telles qu'elles étaient, alors que le génie de Descartes prétendit les imposer à l'esprit humain, malgré les censures de l'Eglise.

Les erreurs doctrinales, l'affaiblissement des notions théologiques, produits dans les intelligences sacerdotales par les théories cartésiennes, gallicanes et libérales, en un mot **par la méthode**, sont la cause intégrale du malheureux état de la France ; c'est un fait évident, et que nous ne nous lasserons jamais de dénoncer ; ce doit être notre *Delenda Carthago*, et le point de notre lutte ; la méthode théologique est le lieu où il faut porter le combat. Ces erreurs, dénonçons-les, attaquons-les partout ; faisons-nous maudire et tuer pour les combattre ! montrons que la parole de DIEU n'est pas enchaînée et délivrons notre âme !

La méthode française, incarnée depuis deux cents ans dans une école fameuse, en détruisant la juste et grande notion des études sacrées, a formé un sacerdoce sans action, sans puissance sur les peuples ; elle l'a privé de cette **supériorité intellectuelle** qui forme une nation à son image, qui imbibe la société entière des grands principes catholiques, et la conduit dans la voie du progrès et du salut. Depuis le XVII[e] siècle, l'éducation - même l'éducation cléricale - a été **désurnaturalisée** ; c'est là, il n'est pas possible d'en douter, le commencement de ce long et infernal travail, qui va s'accentuant de plus en plus, et qui est **l'inverse de la conversion de la France et de la vraie civilisation**, nous voulons dire **la déchristianisation et la sécularisation de l'intelligence**. Et l'un des fruits les plus déplorables de ce travail a été **L'IGNORANCE des laïques en matière de religion**, et, par-dessus tout, l'espèce d'estime qu'ils ont pour cette ignorance et d'orgueil dont ils l'accompagnent. Voilà ce qui est véritablement monstrueux !

On est avide de science ; on porte son étude sur tous les sujets, même les plus infimes, les plus inutiles, les plus ridicules ; on rougit de s'avouer ou d'être reconnu ignorant sur une question quelconque ; même, la honte, chez certains hommes, est plus grande pour certaines ignorances que pour certaines fautes ; on est confus d'ignorer, et la confusion porte sur tout, excepté sur le christianisme. Un homme qui ignore tout à fait le christianisme et qui ne rougit pas de l'ignorer, rougirait, s'il ignorait au même point l'histoire des sciences, et encore bien plus, s'il ignorait les bruits qui courent dans le monde où il vit, les faits sur lesquels roulent des entretiens vulgaires. Il semble qu'il y ait, entre la vanité des personnes et la vanité des choses, une corrélation en vertu de laquelle l'homme vain est d'autant plus fier de savoir, qu'il sait une chose plus vaine. L'amour-propre aime de petites choses, vit de petites choses ; plus l'élément dont il se nourrit est nul, plus il est de son goût. S'agit-il de choses substantielles, l'amour-propre ne souffre plus de son ignorance. L'homme vain aime à savoir le premier une nouvelle indifférente ; en revanche, il ne tient pas à connaître la vérité ; et, plus il s'agit d'une haute vérité, moins il tient à la connaître ; son ignorance alors est pour lui un titre de gloire ; il la proclame, l'étale dans les livres, les journaux et les discours ; il aime à dire qu'il n'est pas théologien, qu'il ignore les dogmes chrétiens. Il semble qu'il y ait, aux yeux de beaucoup d'esprits modernes, une sorte d'ignominie à connaître les vérités religieuses un peu plus profondes. C'est un signe du temps ; c'est aussi l'indice le plus direct et le plus infaillible de la décadence soit d'une société, soit de la religion qui la soutenait. Quand on voit cette religion ainsi abandonnée par la classe lettrée et les esprits les plus éclairés, on peut dire : la chute n'est plus qu'une affaire de temps ! Nous en avons une expérience en voie de s'achever en Chine ; plusieurs sont achevées depuis longtemps en Europe, surtout dans l'Empire romain. Lors de l'avènement du christianisme à Rome, le fond du polythéisme n'existait plus depuis longtemps ; cette charpente vermoulue s'était écroulée sous les arguments des lettrés et sous l'indifférence des sages ; la forme seule de la religion, c'est-à-dire les rites et les cérémonies, était encore debout. Tant il est vrai que **l'ignorance dogmatique amène la décomposition, et que la disparition de toute croyance religieuse produit l'appauvrissement du sens moral avec son cortège de désordres et de crimes, que les expédients des législateurs sont impuissants à conjurer, et dont les ennemis de l'idée religieuse finissent par gémir eux-mêmes, parce qu'il est gros de menaces pour la sécurité de la société**. La remarque contraire dans une société est le signe également d'un état contraire de la société et de la religion. Aussi, un

des moyens humains que l'Eglise, sur l'ordre de son Fondateur, sous l'influence du Saint-Esprit et l'inspiration des Pères, a pris pour assurer la durée du christianisme et des sociétés chrétiennes, ç'a été de placer le niveau de l'éducation ecclésiastique assez haut, pour que l'ordre sacerdotal demeurât la première des classes lettrées et le gardien même de la science ; et plus le sacerdoce est instruit dans une nation, plus la religion et l'ordre social sont solides dans cette même nation. Si ces idées sont exactes, personne n'ignore quel haut intérêt nous avons à développer l'instruction.

Nous ne craignons pas de le répéter, qu'on se hâte de transformer, dans toutes nos écoles théologiques, le haut enseignement sacerdotal ; **qu'on généralise et qu'on fortifie la pratique des méthodes et des idées scolastiques**, connues et appliquées déjà dans plusieurs de nos établissements ; à l'exemple de l'Etat laïque, entre les mains duquel la centralisation est devenue une arme intellectuelle si puissante, qu'on travaille avant tout à **l'unification dans la direction, les idées, la formation du corps enseignant** ; et on aura fait infiniment plus, pour le renouvellement de la société, que par toutes les industries et les dépenses extérieures de zèle et de ressources humaines. Les ennemis de notre foi ne redoutent qu'une chose, l'union compacte de nos forces doctrinales ; et ils ne sont si puissants, que parce que nous sommes affaiblis par la division des idées, et surtout par le dissolvant des principes libéraux, qui ont envahi largement notre domaine ecclésiastique. Hélas ! combien de temps encore donnerons-nous, à ceux qui nous combattent avec un ensemble si parfait, le spectacle de nos divisions doctrinales, de nos divergences de vues, de nos indécisions pratiques ? Est-il possible que nous en soyons encore à chercher l'orientation, le terrain, les armes mêmes de notre combat, lorsque Léon XIII a parlé si clairement, lorsqu'il a déclaré que **les premiers efforts du sacerdoce, en France, devaient porter sur les idées, parce que ce sont les idées qui mènent le monde** ? **C'est le sacerdoce et le sacerdoce seul qui transformera la société** ; s'il ne la transforme, il ne reste qu'à désespérer de l'avenir. Imagine-t-on quelque chose de plus formidable que cette entreprise d'infuser l'esprit chrétien à tout un peuple ? La conversion des individus, si nombreux soient-ils, n'est rien en comparaison de la transformation des sociétés humaines. Il a fallu, dès l'origine et pour christianiser le monde, des saints et des docteurs ; - et quels saints, quels docteurs ! - On ne nous contestera sans doute pas qu'un travail analogue à celui des premiers siècles soit à refaire dans notre société moderne, un travail moins complet sans doute, moins compliqué, mais un travail qui demande autant de doctrine éminente, autant de sainteté héroïque. **La société s'est désimprégnée de l'Évangile ; de nouveau, et par les mêmes moyens, elle doit en être saturée ; c'est là l'objectif de toute vie sacerdotale,** cette œuvre en apparence si modeste, si humble par les mille détails et les mille circonstances qui varient son application, mais en réalité si grande, si puissante, en raison même de son ensemble et de sa multiplication.

Quelles que soient les menaces d'un avenir prochain, notre cœur est tout à l'espérance ; nous attendons de grands mouvements d'ensemble, provoqués par la force doctrinale des principes dogmatiques mieux appliqués ; de ces mouvements la France donnera le signal, car **la France est le cœur de l'Europe et du monde intellectuel**. C'est en Europe que se donne la gloire, disait quelqu'un ; quiconque a une grande vérité à démontrer, une œuvre de valeur à produire, s'adresse immédiatement à l'Europe et ne se soucie guère du reste du monde, car "le reste du monde a l'air d'une tête sans regard"[1]. Et nous, nous disons que, parmi les nations, la France est la première, par son activité intellectuelle et son prosélytisme doctrinal ; **son grand moyen d'ascendant, c'est sa puissance propagatrice des idées dans le monde, en bien comme en mal.** Sous le rapport de l'activité intellectuelle, la France est à l'Europe ce que l'Europe est à l'univers. Nous disons sous le rapport de l'activité, car, pour ce qui est de la pensée, des idées premières et de l'inspiration fondamentale des œuvres, c'est de **Rome** qu'elles nous viennent ; et, pour exprimer **le rôle de Rome** dans le monde, nous nous en tenons au mot de Pie IX, qui la définissait un jour le cerveau de l'univers ! Rien de plus immobile, de plus inactif en soi que le cerveau ; et c'est là pourtant la source de tout mouvement et de toute action. Rome est exactement cela dans le monde.

La France peut et doit redevenir, comme au XIIIè siècle, la plus grande des nations par les doctrines comme par les armes ; elle doit donner **une puissante impulsion, une magnifique direction au développement doctrinal**. Bien plus, nous sommes persuadé que, sous le rapport de la tranquillité politique et religieuse, de l'application des principes catholiques à la vie sociale et aux institutions publiques, du parfait développement théologique et des œuvres apostoliques, l'Europe sera tourmentée et impuissante, ses efforts seront sans succès complet, et elle ne fera rien de solide, de définitif, **tant que la France ne sera pas revenue complètement au vrai, et ne se sera pas emparée de ce que nous appelons l'activité catholique**. Et, pour expliquer ce rôle que nous attribuons à la France, pour nous justifier du reproche d'orgueil national qu'on nous fait si souvent, il nous suffit d'invoquer le témoignage de J. de Maistre, qui pourtant ne nous flattait ni ne nous épargnait guère.

Oui, il faut que l'idée théologique entre dans la presse, dans les institutions, dans la vie sociale, dans le gouvernement. Mais, dans ce but, elle doit d'abord rentrer **puissamment dans l'éducation sacerdotale**. Que notre clergé français porte sans faiblesse et sans ombre la lumière sur le front, la charité au cœur, l'intelligence dans les mains ; qu'il ne possède pas seulement la science abstraite des vérités et des doctrines, mais, au même degré, la science des applications et des opportunités ; qu'il puise enfin la sûreté des mouvements, la précision des manœuvres dans la direction si forte et si pure de Léon XIII ; et il dirigera l'humanité à travers tous les écueils ; il saura tenir compte à la fois des principes qui ne varient pas et des conjonctures qui en diversifient les applications ; il donnera satisfaction à l'esprit du temps, sans froisser les exigences divines ; il sera d'autant plus puissant à cette œuvre que, désormais et depuis longtemps déjà, la vie sacerdotale, dans notre France, se trahit et se développe, même dans les ordres religieux fondés en vue de la vie claustrale, non par des œuvres de contemplation, mais par des œuvres d'apostolat ; il y a là quelque chose de spontané dans les âmes ; tous les cœurs généreusement chrétiens se portent d'eux-mêmes, sans s'être donné le mot, vers les œuvres actives ; ils s'y jettent d'instinct, éperdument, avant même d'avoir remarqué que le besoin des temps est là ; nous ne savons quelle voix surnaturelle, la même partout quoique parlant diverses langues, les pousse impérieusement de ce côté. Des missions, des groupes se fondent ; d'anciens ordres se modifient ou se transforment dans ce but. Quelle richesse de sève surnaturelle, quelle vie abondante et féconde il faut à l'Église, que ses ennemis croient agonisante, pour pousser et nourrir dans son sein des œuvres si riches, si généreuses, si mêlées de sacrifices et de déchirements ! Et ce

[1] Ernest Hello, *Revue du monde catholique*, t. XVI, p. 401 ; cf. J. de Maistre, *Soirées*, VIè entretien, t. I, p. 438.

ne sont là que des germes, mais des germes qui s'échappent d'une terre éprouvée et fécondée par les rigueurs du passé, comme apparaissent au sortir de l'hiver et au premier sourire du soleil et de la nature, les germes plantureux, débordants de sève, jaillissant du sol avec une sorte d'impétuosité.

On parle quelquefois de la fin du monde ; mais ceux qui soutiennent cette thèse ne connaissent guère l'Eglise : elle commence, et nous sommes à son printemps, à l'époque des préparations ; à peine vivrons-nous assez pour admirer sa nouvelle et prodigieuse végétation ; à plus forte raison, ne verrons-nous pas son automne et les riches moissons dont elle a les promesses. Oui, l'Évangile en mains, nous disons que le monde commence : ne voyez-vous pas le royaume de Jésus-Christ se dilater ? Partout il brise ses barrières ; partout il se précipite comme un fleuve trop resserré dans son lit ; ses avant-postes sont au Japon d'un côté, de l'autre à la frontière de l'immense continent africain ; du levant au couchant, du midi au septentrion, partout l'Église s'implante, s'organise, se développe.

Si notre pays de France semble convulsionné par l'agonie, expirant sous les coups de la révolution, si le mal national est grand, le bien général est immense, et l'Église, sciemment ou non, prépare de grands travaux et pour un long avenir ; le temps lui sera donné pour triompher de ses ennemis, pour reconquérir l'empire du monde et remplir le vaste programme de ses œuvres. L'Enfer lui-même, dont les tendances sont significatives, l'Enfer ne fait de si grands préparatifs pour entraver l'Église, que parce qu'il presse le plan et les desseins de Dieu. **En toute hypothèse, l'abaissement même de l'Église et la profondeur du mal sont un indice que le monde doit durer longtemps encore ; car, d'après la marche de l'histoire, il faudra du temps à l'Église pour reconquérir les nations à JÉSUS-CHRIST, et il est certain, d'une certitude de principe, que l'Eglise doit finalement triompher.**

Le Concile, en donnant une solution à des questions depuis longtemps posées, les événements contemporains, en revêtant les principes d'une forme concrète et en faisant toucher du doigt leur application logique, l'état déplorable des esprits, qui aspirent à sortir de l'anarchie et à opérer la synthèse intellectuelle, tout nous apprend, non pas à désespérer du monde, mais à espérer des temps nouveaux, un nouveau travail, à voir, dans les essais de la philosophie et de la science moderne, une triste mais salutaire expérience de l'impuissance doctrinale de la raison humaine privée d'une lumière supérieure, et, en définitive, **un acheminement, un retour aux affirmations de la foi.** Le caractère propre de la société renouvelée par la crise contemporaine sera, non plus l'innocence, mais **le repentir, la pénitence spontanée, l'expérience du péché par le châtiment** ; on lira, sur son visage et à travers ses larmes, la trace ineffaçable, mais transfigurée par la grâce, de ses égarements ; elle sera radieuse, et, plus encore qu'au moyen-âge, le type de l'humanité régénérée par la Rédemption ; le rayon de la doctrine, le souffle de l'Esprit-Saint auront passé sur son front - *Ecce nova facio omnia* ; et nous, prêtres, nous missionnaires, nous qui travaillons aux avant-postes de la catholicité, nous bénéficierons largement de ce renouvellement ; nos œuvres en recevront une impulsion plus puissante, une effusion plus généreuse de grâces pour assurer à nos travaux leur fécondité.